

Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le journal francophone de la Turquie - numéro 34, Février 2008

Un accès facile vers le monde entier: **GeoPostYurtiçi...**

444 99 99
www.geopostyurtici.com.tr

Éducation nationale



Hüseyin Çelik

Ministre de l'Éducation nationale, il nous présente les efforts accomplis et les projets entrepris depuis 5 ans dans le pays ayant pour objet d'améliorer...

Page 8

Relations Turquie-Russie



Mehmet Erol

Maître de conférence à l'université de Gazi, département des relations internationales, il analyse pour nous la situation de la Russie après les élections...

Page 10

Turquie – UE



Jean-Guy Branger

Sénateur UMP de Charente-Maritime, il nous fait part de ses opinions sur l'adhésion de la Turquie à l'UE et l'enjeu que cela représente pour l'UE.

Page 9

Un prince des lettres entre Istanbul et Paris

Osman Necmi Gürmen est né à Istanbul, en 1927. Après avoir étudié au lycée Saint-Joseph d'Istanbul, il est parti pour la France où il a signé des œuvres littéraires plus réussies les unes que les autres. Pour citer la célèbre revue littéraire française Études : « C'est un poète qui connaît le poids des mots, un romancier maître de la fiction et, en même temps, un philosophe ». Il est le petit-fils d'Osman Pacha, le reis du clan Bucak de Siverek. Suivons l'histoire colorée de la vie d'Osman Necmi Gürmen.

Comment votre aventure française a-t-elle commencé ?

En fait, mon père comptait m'envoyer aux États-Unis mais à l'époque, en 1946, le voyage aller-retour n'était pas si facile qu'aujourd'hui et, comme je parlais le français, il a décidé de m'envoyer en France. À mon arrivée, c'était l'époque de l'après-guerre et il n'y avait presque rien à manger. Mon père avait mis du fromage et du « sou djouk » dans ma valise et, comme il savait que je fumais, il n'avait pas omis d'y mettre deux cartouches de cigarettes. Lorsque je suis arrivé à Marseille, je ne comprenais pas un mot du français que parlait le douanier. J'ignorais qu'ils avaient un accent particulier. Il pestait, je ne sais pourquoi, et m'a laissé partir après m'avoir confisqué les cigarettes. Après 10 heures de voyage en train, je suis arrivé à Paris. Le consul général de l'époque à Paris était Halil Ali Ramazanoğlu – un ami de mon père – auquel j'ai remis la lettre que mon père lui avait écrite. Comme



Osman Necmi Gürmen

il comprenait que j'avais faim, il a insisté pour que je reste à dîner, ce que je n'ai pu refuser. Et c'est ainsi que je suis resté jusqu'en 1952 ! Mon père voulait que je devienne ingénieur, mais je n'aimais pas du tout les mathématiques. J'ai pourtant fréquenté une école d'ingénieurs durant six à sept mois, au

Quartier latin. De là, je suis passé en Sciences Politiques et, une année plus tard, aux Hautes Études Internationales, où j'ai obtenu mon diplôme.

Qu'est-ce que vous avez fait après avoir été diplômé ?

Je suis rentré en Turquie et j'y ai fait mon service militaire, avant de travailler comme promoteur puis comme hôtelier. Après 1974, j'ai commencé à séjourner en France et, maintenant, je séjourne en France ou en Turquie, en fonction de mon travail.

Quand avez-vous commencé à écrire ?

Lorsque j'étais enfant, on me demandait : « Qu'est-ce que tu veux devenir, quand tu seras grand ? » et moi, je répondais : « Je serai écrivain ». J'ai commencé à 16 ans. À l'époque, je cachais ce que j'écrivais, j'en avais un peu honte. Mon premier livre, « L'Écharpe d'Iris », a été publié en France, chez Gallimard, en 1976 puis, deux ans plus tard « L'Espadon » est sorti, livre que j'avais

(lire la suite page 3)

Le dîner au Fouquet's

Je n'oublierai jamais la dame qui, ce soir-là, a trouvé une bonne excuse pour refuser de dîner avec moi. Elle m'a dit devoir dîner en famille, et m'a toutefois proposé que nous déjeunions ensemble le lendemain. Vous



*Hüseyin Latif

(lire la suite page 9)

**TÜRK HAVA YOLLARI
TURKISH AIRLINES**



**Lisez la Turquie
en français à bord des vols
Turkish Airlines**



**L'Expo 2015
Izmir, qui se
tiendra à la
croisée des civi-
lisations et des
cultures, attirera
immanquablement
les visiteurs du
monde entier.**

Moulin Rouge : une soirée inoubliable et féerique



(lire la suite page 4)

L'Europe: une vue de l'esprit

Par SERÂ TOKAY

La philosophie est proprement une aspiration nostalgique à être chez soi partout.

Novalis

Edmund Husserl, mathématicien-philosophe de langue allemande, natif de Bohême, fondateur de la phénoménologie, s'est posé la question du sens spirituel de l'Europe dans une conférence donnée à Vienne en 1935. À l'heure où la dictature d'Hitler avait déjà liquidé toute possibilité d'expression d'une pensée indépendante en Allemagne, une pareille enquête sur le sens de l'Europe revêtait la dimension historique d'un manifeste pour les valeurs universelles contre tout attachement irrationnel au



particularisme local. Tandis qu'une vague de xénophobie et de racisme submergeait son peuple, le philosophe – dans les étroites limites de méditations historico-philoso-

(lire la suite page 11)



Aujourd'hui la Turquie désormais en vente dans les kiosques en France

Realpolitik et idéologie dans les relations internationales : un combat de dupes ?



*Barah Mikail

Qui, de l'idéologie ou du pragmatisme, l'emporte dans les relations internationales ? Cette question peut de prime abord paraître incongrue. Elle mérite pourtant d'être sérieusement envisagée. Beaucoup des évolutions politiques auxquelles nous assistons aujourd'hui mettent en effet en évidence la disposition – pour ne pas dire la propension – de certains gouvernements à mettre entre parenthèses les présupposés de leurs discours officiels au profit de la consécration de leurs intérêts stratégiques. La France, qui vient de proposer à la Libye une série d'accords commerciaux et militaires substantiels « en échange » de la libération par Tripoli du fameux personnel médical emprisonné depuis 1999, a ainsi renoncé à l'intransigeance qu'elle affichait jusqu'à peu. Qui aurait cru en effet, il y a quelques mois encore, que le Guide de la Jamahiriya libyenne puisse se voir proposer, entre autres, un accès à la technologie nucléaire civile de la part de l'un des pays les plus importants de la scène internationale ? Et pourtant, Nicolas Sarkozy est loin d'avoir initié ici une quelconque tendance ; bien au contraire, il n'a fait que confirmer une réalité. À savoir que la raison d'État supporte rarement d'être entravée par des motifs de type idéologique. Notre principal tort, en tant qu'opinion publique, provient très probablement de notre tendance à prendre pour acquise l'histoire telle qu'elle nous fut enseignée dès notre

plus jeune âge. Notre éveil à l'évolution politique de l'humanité reste, bien entendu, fort peu susceptible d'avoir abondé dans une seule et même direction ; à titre d'exemple, l'histoire de l'Empire ottoman reste soumise à des interprétations très variables selon qu'elle est enseignée en Turquie, dans les pays arabes du Moyen-Orient ou dans les pays de l'Union européenne. En contrepartie, le schéma dominant, qui s'explique d'ailleurs à certains égards par les requis pédagogiques de l'exercice, reste au classement des régions du monde en fonction de blocs. La concurrence des empires, qui participa largement à l'histoire de l'humanité, continue ainsi à nous être présentée le plus souvent au nom de motifs idéologiques plus que stratégiques. Plus près de nous, c'est l'insistance sur le danger des idéologies nazie, communiste, puis islamiste qui semble avoir créé les conditions pour notre classement du monde entre les partisans d'un camp et leurs opposants. Avec, toujours, le même argument selon lequel les uns et les autres restent peu à même de bâtir des passerelles et/ou d'établir une quelconque forme d'alliance objective en commun. Il en va pourtant tout à fait autrement dans la réalité des faits et certaines formules d'alliances objectives ont ainsi été parfois évidentes et révélées, comme dans le cas du Pacte germano-soviétique de 1939. D'autres furent assez discrètes quoique loin d'être pleinement occultées, comme cela s'est vérifié avec le soutien des Américains, des Pakistanais et des Saoudiens aux moudjahidines afghans engagés contre les Sovi-

tiques au cours des années 1980. Mais d'autres furent beaucoup plus inattendues, et entièrement dissimulées, comme on a pu le voir lors de l'affaire de l'Iranganate, scandale qui, au début des années 1980, mittra en lumière le soutien militaire apporté par les États-Unis, par l'intermédiaire des Israéliens, à l'Iran de l'ayatollah Khomeiny alors engagé dans une guerre contre l'Irak. On retrouve dans cet exemple des éléments d'ordre idéologique, Washington ayant cherché par ce moyen à trouver une manne financière qui, en contournant la voie parlementaire, bénéficierait aux contras alors en lutte contre les sandinistes marxistes au pouvoir au Nicaragua. Mais les aspects stratégiques et pragmatiques n'étaient alors pas entièrement absents de la donne, Washington et Tel-Aviv trouvant en effet là un moyen d'accentuer les ressorts d'une guerre d'usure limitant à terme les capacités militaires irakiennes. Sans oublier que l'Iran restait lui-même entièrement disposé à acheter un armement qui, quand bien même il émanait de l'un de ses plus grands ennemis déclarés, restait néanmoins bienvenu au vu de ses priorités du moment.

Ces quelques exemples resteront-ils inscrits au rang des exceptions de l'histoire ? Il faut hélas croire que non. Bien entendu, les alliances objectives contre nature prenant le risque de décrédibiliser le discours de leurs auteurs, il ne faut pas s'attendre à ce que la plupart des gouvernements du monde aillent à l'avenir dans le sens du développement de politiques à contre-principe. Qui plus est, l'ennemi planétaire déclaré du moment,



le terrorisme islamiste, rend tous les États du monde bien peu enclins à privilégier la négociation ou les politiques d'alliance avec les tenants d'une idéologie politico-religieuse dont l'un des sacro-saints objectifs reste la destitution des gouvernements en place et la destruction des États-nations. Mais dans le même temps, il serait à bien des égards erroné de croire que l'idéologie puisse pour autant l'emporter sur la realpolitik dans les relations internationales. Les Américains, les Européens, les Russes, les Chinois et tous leurs homologues dirigeants de la planète restent en effet soucieux de leur stabilité politique et de la consécration de leurs intérêts plutôt que du rayonnement de principes auxquels ils se disent attachés. Sans quoi, tandis qu'Américains et Chinois rompraient sur le plan politique, la France, « patrie des droits de l'homme », se verrait contrainte de cesser ses relations avec l'écrasante majorité de ses partenaires commerciaux, la Russie mettant pour sa part un terme à son accompagnement d'un programme nucléaire en Iran. Autant de choix qui généreraient dès lors un grand ensemble de contraintes politiques, stratégiques et économiques, au nom des principes s'entend. Un tel scénario est-il réalisable ? Oui, incontestablement. Par contre, on voit mal qui serait prêt à initier le bal en le mettant à l'ordre du jour. Car la realpolitik a ses droits que l'idéologie ne connaît tout simplement pas.

*Barah Mikail, Chercheur à l'IRIS

KANAL A : « Au-delà des frontières »



*Onur Eren

Le sujet traité dans l'émission Sınır Ötesi (Au-delà des frontières) diffusée en direct sur Kanal A le 6 décembre était à nouveau la Turquie et ses relations internationales. Présentés par Mehmet S. Erol, les sujets de discussion étaient « Les relations de la Turquie avec l'UE, l'énergie, les problèmes dans le nord de l'Irak et au sein du monde turc ». Plusieurs spécialistes des questions internationales étaient invités de l'émission, notamment le directeur de la publication du journal francophone « Aujourd'hui la Turquie », le Dr. Hüseyin Latif.

Le présentateur, M. Erol, soulignant l'importance de la position de la France ainsi que de son président, Nicolas Sarkozy, concernant les relations Turquie-UE, a demandé au directeur de la publication d'Aujourd'hui la Turquie, Hüseyin Latif, si la proposition d'adhésion à l'Union méditerranéenne faite à la Turquie avait pour but d'écarter la Turquie de l'UE. Hüseyin Latif a répondu qu'il n'était pas d'accord avec

cette opinion, en rappelant les élections municipales en France, prévues en avril 2008. Il a par ailleurs ajouté : « Je ne pense pas qu'à la fin du processus d'intégration, Nicolas Sarkozy soit contre l'adhésion de la Turquie à l'UE. J'ai eu l'occasion de parler longuement avec le sénateur, Jean Guy Branger, membre du Conseil des Relations externes et de la Défense, qui m'a dit qu'il n'était pas contre l'adhésion de la Turquie et qu'il considérait la Turquie comme un pays ami. » M. Latif a continué ainsi : « La Turquie veut devenir membre de l'UE et les discussions ont commencé. En fait, il n'y a pas de discussion : on ouvre des chapitres et l'UE veut que l'on applique ce qu'il y a dedans. Les négociations doivent comporter un volet consacré aux compensations financières. M. Latif a aussi souligné le fait que la France et les autres pays européens ont bien compris l'importance de la Turquie dans l'acheminement de matières premières énergétiques vers l'Europe. Ainsi, au lieu de dépendre uniquement de la Russie, la préférence pour une distribution des ressources énergétiques autour de la mer Caspienne vers l'UE par la Turquie est aussi avantageuse

pour les pays d'Europe que pour la Turquie. D'ailleurs, celle-ci n'utilisera pas cet argument contre l'Union car une fois le gaz en Turquie, le surplus ne peut être stocké en Turquie et son passage doit être assuré. Mais une ligne probable qui passerait par l'Ukraine met en avant le problème de la dépendance envers la Russie. Notre rédacteur en chef a exprimé ainsi son opinion sur les relations Turquie-France en matière d'énergie : « Le plus grand handicap de la France est d'être tenue à l'écart du projet de construction de centrales nucléaires et de ne pas avoir accès aux appels d'offres qui vont être lancés dans les prochains mois. » D'après M. Latif, il existe un boycott secret contre la France et ceci va à l'encontre des intérêts de la Turquie. En soulignant le fait que la France occupe une position importante dans le monde, notamment en matière d'énergie nucléaire, il a souligné que cette situation doit faire l'objet de discussions : « Des ambassadeurs au ministère des Affaires étrangères en France et nos ambassadeurs doivent se rencontrer pour en discuter. J'espère que cette situation évoluera de manière à être profitable à l'économie des deux pays. »

M. Latif a rappelé le nombre important de citoyens turcs vivant à l'intérieur des frontières de l'UE et a continué :

« La Tüsiad a un programme concernant ces citoyens mais ce n'est pas suffisant, d'autant que cela ne concerne que l'élite, n'incluant malheureusement pas le peuple. C'est pour cette raison que toutes les organisations non gouvernementales doivent faire des efforts. »

Concernant l'image de la Turquie, M. Latif a souligné l'importance et la nécessité des campagnes de présentation de la Turquie, particulièrement en France. C'est pourquoi il faut soutenir plus activement dans la presse française les publications comme le journal Aujourd'hui la Turquie qui a pour objectif de publier les opinions et les pensées non seulement des responsables politiques mais également des hommes d'affaires, des artistes, ainsi que de l'opinion publique turque afin de mieux faire connaître les réalités de la Turquie, de lutter contre les préjugés et, enfin, de souligner les enjeux que représente son adhésion à l'UE.

*Onur Eren, Journaliste

Un prince des lettres entre Istanbul et Paris (Suite de la page 1)



rédigé en turc et qui a été traduit en français et en norvégien. Puis, j'ai dû cesser d'écrire durant un certain temps.

Lorsque j'ai recommencé, j'ai écrit « Mühtedi », en français. Mais c'est une habitude, chez moi : je laisse décanter le texte durant six à sept mois, puis je le relis avec un nouvel œil. Entre-temps, j'ai entrepris, en turc, l'écriture de « Râna ». Ensuite, j'ai moi-même traduit, ou plutôt adapté en turc, « Mühtedi ». Comme depuis 5 à 6 ans, j'écris à nouveau en turc, je dois avouer que si je me remettais à écrire en français, j'éprouverais sans nul doute quelques difficultés.

Quel est le thème de votre nouveau roman ?

Cela va être encore une fois, un roman historique. Vous savez, « Râna » se passait entre 1905 et 1930, « Mühtedi » racontait le 16e siècle et, maintenant, je remonte encore plus dans le temps : je raconterai une histoire se déroulant au 11e siècle sur le territoire des Seldjoukides.

Vous travaillez constamment l'histoire... Est-ce un règlement de comptes ?

Disons, une recherche de complémentarité à travers les divergences apparentes entre les cultures. J'approfondis la question : « Comment pouvons-nous nous compléter ? » C'est pourquoi il faut se tourner vers l'histoire. Pour comprendre la situation actuelle, il faut consulter, comparer les Livres sacrés. Dans les trois Livres, la femme est réduite à moins que rien, avant d'être récupérée. Regardez ces crimes de mœurs, commis dans les villages, vous me comprendrez. Mais l'histoire, il faut s'en servir sans la déformer et c'est pour cela que je rassemble et que j'étudie tant de documents. Dans les pays occidentaux, il est assez facile d'avoir accès à ce genre de documents. Si, dans le livre que je vais écrire, j'aborde le 11e siècle des premières Croisades, le thème consiste en fait à en évaluer les causes et à en analyser les conséquences. Ce n'est pas un règlement de comptes, en tout cas ce ne sont pas des comptes personnels qu'il s'agit de régler. « S'adresser non seulement à l'esprit, mais aussi au cœur », telle est ma conception de la littérature.

L'époque ottomane et la République de Turquie, notamment ces 20 dernières années... Y a-t-il une

comparaison et un regard en arrière ?

Cette période-là, c'est « Râna » qui la raconte. Là non plus, il n'y a pas de comptes à rendre, mais il y a des déductions à faire. Si l'on ne tire pas de leçon de l'histoire, celle-ci risque de se répéter. Mais si on en tire un enseignement, alors on peut progresser et gravir les marches.

Vous reproche-t-on parfois d'utiliser un langage un peu lourd par rapport au turc d'aujourd'hui ?

Non. Par exemple, lorsque j'ai donné à la maison d'édition le livre « Râna », je leur avais dit : « Il se peut que le langage utilisé soit un peu difficile ». Pendant un ou deux mois, j'ai essayé de remplacer les anciens mots par des nouveaux. Mais parfois, lorsque vous changez un mot, toute l'harmonie de la phrase peut disparaître et cette phrase crée une dissonance dans le paragraphe. Au final, la maison d'édition, après relecture, a publié le livre en ayant rétabli un grand nombre de termes ottomans que j'avais moi-même supprimés. Si cette parution avait eu lieu dans les années 60 ou 70, je pense qu'on m'aurait envoyé en Enfer. Dans ces années-là, on a vécu une coupure entre les générations, à cause de cette histoire de langage. À l'époque, je lisais le quotidien Cumhuriyet ; après dix années passées dans l'est de la Turquie, là où la lecture est quasiment impossible, de retour donc à Istanbul, je peux dire que je ne comprenais plus rien à l'écriture de ce même Cumhuriyet. Je devais relire quatre fois pour comprendre quelque chose.

Vous qui avez pleinement vécu la République, pensez-vous qu'elle donne à espérer ?

Je pense que nous devons arrêter de critiquer tout le temps. Nous devons apporter

notre soutien plutôt que nous opposer sans cesse et je pense que les pensées négatives vont nous faire du tort. Il ne faut pas faire de l'opposition par principe, il faut en faire de manière démocratique. Et en faisant cela, nous devons penser à notre peuple, à notre avenir. Sinon, nous fabriquons notre propre piège.

Le problème est-il propre à la Turquie ou provient-il du regard du monde sur la Turquie ?

Les deux. Commençons par ceux qui sont à l'extérieur. Les pays occidentaux ont une certaine tolérance envers l'Égypte, la Syrie, et même l'Iran, alors que, lorsqu'il s'agit de la Turquie, ils nous considèrent comme les envahisseurs et les nomades d'il y a neuf ou dix siècles. Cela est encore plus marquant depuis le traité de Sèvres. Si vous me demandez le regard que l'Occident porte sur nous – et je vous le dis pour avoir vécu de longues années en Europe – il n'y a plus de

regard positif envers nous, depuis l'image de « l'homme malade ». Si certains ont une pensée positive, la majorité ne nous voit pas d'un bon œil. Lorsque nous regardons ce que nous avons vécu dans le passé, la Turquie a toujours eu une attitude complexée. Jusqu'à aujourd'hui, on compte à peine un ou deux hommes d'État qui ont pu se tenir sur un pied d'égalité avec leurs homologues de l'Ouest. Ceci est à souligner car selon qu'on adopte une attitude complexée

ou qu'on se situe sur pied d'égalité, les conséquences seront différentes. D'après moi, le gouvernement actuel réussit pas mal dans le domaine de l'économie et de la politique extérieure. Ils savent dire « halte » lorsque cela paraît nécessaire, et être tolérants si besoin est. En tout cas, nous devons nous défaire de nos complexes.

Que pensez-vous de l'adhésion de Turquie à l'UE ?

Je ne pense pas que nous adhérons de sitôt à l'UE. Parfois, j'assiste à Paris à des réunions au Sénat ou à l'Assemblée et j'y entends souvent dire que la Turquie, et notamment Ankara, sa capitale, ne se trouve pas en Europe. Lorsqu'on m'a donné la parole, j'ai fait la remarque suivante : « Ankara n'est peut-être pas en Europe, mais en tout cas elle se trouve sur le même méridien que Nicosie. » Et d'ajouter : « Monsieur le Président croit-il trouver l'île de Chypre dans la baie du Morbihan ? » Vous auriez dû voir l'assistance, ils étaient morts de rire.

Revenons à la littérature : « Râna »... Pourquoi Râna ?

J'avais toujours eu envie d'écrire quelque chose sur le concept féminin. Quelle était donc la prétendue faute de la femme ? Et puis, il y avait l'histoire de ma mère... Pourquoi donc a-t-elle fini par perdre l'esprit ? Peut-être que... dans le contexte d'aujourd'hui, tout cela ne serait pas arrivé. Dans ce que j'écris, je désire aussi faire passer le message : « Voyons la condition des femmes d'autrefois, tirons-en les leçons, et agissons en conséquence ». J'ai essayé de raconter ce qu'il était advenu d'une femme née en 1905, qui a vécu sous l'emprise de la tradition, au milieu des bouleversements de cette époque. La photo de la couverture ? C'est une photo de ma mère. Elle s'appelait Râna.

Qui sont vos concurrents en Turquie ?

Pourquoi voulez-vous que j'aie des concurrents ? Chacun écrit à sa façon. J'aimais bien Oğuz Atay. Et j'aime bien Yaşar Kemal et nous nous connaissons depuis des années. Pour moi, c'est un « ağabey », un grand écrivain. Quand il est venu à Paris, nous étions souvent ensemble. Il réfléchit en marchant et il s'était fixé sur son personnage de Mehmet.

Un jour, je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu penses mettre en chantier ? » Il m'a répondu : « Mehmet ». Mais bon sang avait-il un problème avec Mehmet ?

Comment se passent 24 heures d'Osman Necmi Gürmen ?

Quand j'étais jeune, je me levais à 8 heures, je prenais mon petit-déjeuner et me mettais à écrire. Mais maintenant, j'oublie de respirer la nuit, on appelle cela l'apnée du sommeil. Comme j'ai du mal à m'endormir, désormais, je me lève vers 9 heures et

demie, je commence à écrire après le petit-déjeuner. Et je ne m'arrête d'écrire que pour les repas. Ceci, jusqu'à sept heures du soir. Du matin au soir, je passe ma vie à écrire ou à lire.

Quels sont les endroits que vous préférez à Paris et à Istanbul ?

J'adore Paris et j'ai visité tous les recoins de cette ville. C'est aussi vrai pour Istanbul : tous les coins d'Istanbul suscitent mon intérêt. Au mois de mars, j'y reviendrai, je dépends de la maison d'édition, pour la promotion des ouvrages. En été, je passe mes vacances à Bodrum.

Qu'est-ce que vous aimeriez dire sur vos romans ?

Je ne peux pas écrire un livre tous les trois mois. Moi, un livre, je lui consacre des années. C'est « Râna » qui m'a pris le moins de temps, et il m'a pris tout de même trois ans. En France, ma vie s'écoule entre les bibliothèques et ma table de travail.

Propos recueillis par Hüseyin Latif

« S'adresser non seulement à l'esprit, mais aussi au cœur », telle est ma conception de la littérature.



Depuis l'an 2000...



...nous sommes à votre service, et nous faisons tout pour rester votre partenaire le plus proche. QUALITE et RAPIDITE sont nos mots d'ordre .

- * Traduction écrite en toutes langues (Administrative, juridique, commerciale, technique, médicale)
- * Spécialisé turc/français et français/turc
- * Interprétation simultanée et consécutive
- * Organisation de réunions et séminaires
- * Service de guide professionnel

trio
TRADUCTION & ORGANISATION

www.trio-zeta.com

TRIO Tercüme ve Organizasyon, Orgeneral İzzet Aksular Caddesi, Ordu Yapi Koop. 1A Blok D25, 4. Levent 34330 İSTANBUL
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96

Moulin Rouge : une soirée inoubliable et féerique



*Marine Deneufbourg

Ils voulaient créer un lieu magique, mythique et divertissant à la fois. Messieurs Oller et Zidler partaient avec cette idée en tête et une bonne dose d'imagination. Ils inventent une danse, le « quadrille réaliste », point de départ de leur projet. Ils ouvrent alors leur établissement où cette danse – rebaptisée « french cancan » par les Anglais – pourra être admirée, le Moulin Rouge est né. Mais le Moulin tel que nous le connaissons aujourd'hui est l'œuvre d'un certain Robert Hartman qui, en 1937, transforma le lieu en une salle de nightclub, ultramoderne pour l'époque. Tout le monde s'est pressé pour profiter du décor fabuleux du Moulin Rouge et surtout, pour voir se produire les plus belles danseuses de Paris parmi lesquelles La Goulue, Mistinguett ou encore Nini Patten-l'air, qui ont gravé leur nom dans l'histoire du cabaret. L'effet « plumes, strass et paillettes » donna, de plus, envie à certaines stars de venir s'y produire. Édith Piaf, Luis Mariano, Charles Aznavour, Frank Sinatra et tant d'autres ont laissé leur empreinte sur la scène du site mythique de Paris.

Ainsi, depuis presque 120 ans, ce sont des millions de spectateurs qui sont venus assister aux spectacles du Moulin Rouge pour vivre eux aussi, un moment d'ex-

ception. Et on peut dire que le résultat escompté est au rendez-vous ! Dans une salle somptueusement décorée, le champagne vous est servi à votre table par l'un des 115 maîtres d'hôtels du cabaret. On se sent alors exceptionnel, coupé des contingences quotidiennes, du stress de la capitale. Ici on se sent comme dans un James Bond où le chic est un élément intrinsèque de l'événement.

Puis les lumières s'éteignent au profit des projecteurs, la musique commence à jouer et nous transperce le corps par les vibrations qu'elle procure. Soudain la scène s'anime, les danseuses et les danseurs – car effectivement, le Moulin Rouge fait aussi rêver la gent féminine – débutent leur show et nous mettent instantanément dans l'ambiance. Ils sont tous là, les protagonistes de la nouvelle revue « Féerie », créée il y a huit ans. Les Doriss Girls font preuve d'une souplesse et d'une synchronisation à nous laisser sans

voix. De la danse, du chant, des mises en scènes spectaculaires ainsi que des voyages dans l'espace et dans le temps sont au programme du spectacle. Et ce n'est pas tout, des interludes de magie, d'acrobatie et d'humour prennent place à différents moments du show.

Nous spectateurs, en tout cas, nous n'avons pas le temps de nous remettre de nos émotions, l'intensité est de mise. D'ailleurs, il arrive que le public soit amené à être acteur du spectacle et à dévoiler ses talents de comique pour le plus grand plaisir des autres spectateurs restés à leur place. Le ridicule ne tue pas comme on dit... Lorsque la revue « Féerie » revient, nous passons automatiquement du rire au rêve. Celle-ci nous présente au fil du spectacle, quatre grands tableaux conçus pour émerveiller les 850 spectateurs de la salle : « Le Moulin Rouge, aujourd'hui et hier, le Moulin Rouge, toujours » qui fait entrer le

public dans le monde merveilleux et intemporel du lieu, « Sandokan » racontant les périples d'un pirate en Indonésie prêt à tout pour la femme qu'il aime, « Au cirque » où des clowns, des acrobates et des animaux nous donnent l'impression d'être sous un vrai chapiteau et enfin « Le Moulin Rouge de 1900 à ... » qui rend hommage aux femmes de Paris à travers le temps. À la fin, vient le moment unique que tous – Français et étrangers – attendent, j'ai nommé le french cancan ! Dès lors nous sommes au paroxysme du spectacle, il s'agit du bouquet final qui vient l'achever avec intensité et brio, qui le colore, lui donne son caractère de rêve qui perdure depuis plus d'un siècle dans le célèbre cabaret parisien. Les jambes se délient, se dévergondent laissant apparaître sans pudeur les jarrettières qui les ornent, les danseuses se laissent aller à des cris endiablés, les grands écarts pleuvent avec une facilité étonnante et les robes tricolores nous rappellent avec fierté que cette magie est un vrai produit français. À la sortie du spectacle, les rythmes dansent encore dans notre tête et nos yeux voient encore les jolies gambettes des danseuses. À ce moment, on réalise que l'on vient de vivre une soirée inoubliable, surtout lorsque l'on entend un spectateur étranger lancer gaiement : « Ça y est, j'ai tout vu de la France, je suis allé au Moulin Rouge ! »

*Marine Deneufbourg, Journaliste



1919 – 1929 : les années folles

Une magnifique exposition est consacrée à la mode des années 1920 qui d'une part reflète, au sortir de la Première Guerre mondiale, l'appétit d'une décennie éprise de mouvements, de vitesse et de frénésie et d'autre part consacre l'émancipation et la libération du corps de la femme dans la société occidentale. Cette libération, dont Fortuny et Poiret sont les ardents défenseurs, se dessine en France dès le début du siècle.

Les sœurs Callot, Chanel, Heim, Jenny, Patou, Poiret sont parmi les grands noms présents dans cette exposition qui présente quelque 170 modèles et 200 accessoires provenant principalement du fonds Galliera ainsi que 50 parfums et cosmétiques. Illustrations sonores, photographies, et films d'actualités sont autant d'évocations de l'époque. Le parcours s'achève sur les grandes figures qui ont traversé la mode des années 1920. Voici un aperçu de tout ce que vous pouvez voir en déambulant dans les différentes galeries du musée Galliera.

La parisienne élégante

Le soir, pureté des lignes du vêtement, satin et mousselines brodées de perles, pierreries, plumes et strass. Le jour, en revanche, la sobriété est de mise : la simplicité de la coupe est associée à des

matières confortables, les broderies laissent la place à de discrets rubans, galons et lacets. La femme des années 1920 éprouve la souplesse et l'aisance de vêtements calqués sur le vestiaire masculin ou sportif. Elle connaît l'ivresse de conduire une automobile, la liberté de se couper les cheveux, de se maquiller, de fumer en public et de s'afficher en « garçonnes ».

La mode des années 20

Ces années connaissent une vie nocturne intense. La vague des boîtes de nuits et des dancings de Pigalle, Montmartre, Montparnasse constitue un phénomène sans précédent. Le music-hall avec notamment Mistinguett et Maurice Chevalier attire les foules. Tandis que le jazz découvert en 1917 connaît une vogue croissante, de nouveaux rythmes apparaissent. On s'exerce au charleston, révélé par Joséphine Baker au théâtre des Champs-Élysées en octobre 1925, dans la célèbre Revue Nègre. Ces années raffolent de la robe à danser qui accompagne le mouvement sans l'entraver.

Décolletée, sans manches, elle est de forme droite dite tubulaire – l'aisance est donnée à partir de la taille abaissée au niveau des hanches par des astuces de coupe : fente, frange ou panneaux

flottants. La sobriété de sa ligne contraste avec la richesse de son décor brodé de fils d'or, d'argent, de strass, de perles, des pierreries qui étincellent de mille feux dans l'obscurité. De 1925 à 1927, l'apparition du charleston en France et l'accélération des rythmes de la danse vont de pair avec le raccourcissement de la robe qui monte jusqu'au genou.

La mode des années 20 introduit des valeurs appelées à devenir celles du siècle : dynamisme, jeunesse, minceur deviennent de nouvelles exigences que martèlent les publicités. La femme conquiert une liberté gestuelle à l'égard de celle des hommes. C'est un paradoxe de ces années où la simplicité du jour contraste avec la sophistication du soir. Confort, sobriété des matériaux (crêpe et jersey de soie ou de laine) s'opposent radicalement à la délicatesse et la fragilité des mousselines du soir. En 1916, ayant récupéré un stock de fabricant de jersey Rodier, Chanel produit des tailleurs qui marqueront à jamais l'histoire de la mode. Le goût toujours plus affirmé de la femme moderne pour les tenues de sport contribue à estomper les frontières entre le vestiaire masculin et la garde-robe féminine. Dès 1923, hommes et femmes portent des chandails similaires et la vogue du pyjama se répand vers 1923-1924.

Les parfums et les cosmétiques

Reflets d'une profonde mutation du mode de vie, les canons de la beauté changent. Il convient désormais d'être sveltes et jeune pour être à la mode, le maquillage devient synonyme d'élégance, les marques rivalisent d'ingéniosité et déposent des brevets.



La haute couture propose ses lignes de maquillage et de parfum et c'est ainsi qu'en 1921 Chanel lance son N°5.

La garçonnes

Figure emblématique des années 1920, la garçonnes est une femme émancipée et rebelle, aux mœurs libérées. C'est une femme à la silhouette jeune, plate et androgyne, active et sportive, éprise de mouvement, de liberté et de danse. Avec ses tenues sobres et masculines le jour, ultraféminines le soir, la garçonnes ouvre la voie à la femme moderne.

En 1925, l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes est organisée à Paris dans le but de fonder un nouvel art adapté à la vie moderne. La mode s'insère parfaitement dans ce projet, l'exposition veut rappeler que Paris reste la capitale de l'élégance et du goût.

Mireille Sadège, journaliste



Paris Match et la « pipolisation » de la vie politique

Depuis quelque temps, ce sont les personnalités politiques françaises du moment qui font la couverture des magazines. On parle d'un phénomène de « pipolisation » de la vie politique. Le rédacteur en chef de Paris Match, le premier magazine de photos au monde, Gilles Martin-Chauffier, répond à nos questions.



Le fait que les médias, aussi bien en France qu'en Turquie, appartiennent à des grands groupes industriels ne pose-t-il pas un problème de traitement et de la liberté de l'information ?

Il est vrai que cela existe en effet aussi bien en Turquie qu'en France, les deux États se démarquent d'ailleurs des autres pays de ce point de vue. Il est certain que le groupe Hachette domine le domaine médiatique en possédant beaucoup de journaux, de maisons d'édition et de chaînes de télévision telles que Gulli et Canal +, dont il détient 25 % du capital. Et puis, il y a des grands industriels comme Bernard Arnault, propriétaire de LVMH, qui est en train de se constituer un groupe dans le milieu de la presse économique, notamment grâce au rachat des Échos. Donc le principe de dépendance des médias envers de grands groupes industriels existe réellement depuis le début du siècle dernier. De la même manière, la presse indépendante est présente en France depuis longtemps. Elle domine même parfois la presse tenue par des groupes, en témoigne la puissance exemplaire de Ouest France.

Quel avantage ces industriels tirent-ils de la possession de médias ?

Autrefois, les grands bourgeois avaient toujours une danseuse étoile ou une chanteuse sous leur protection, qu'ils logeaient et qu'ils entretenaient. Cela était une marque de prestige et de fierté. Aujourd'hui la « danseuse » de ces grands patrons c'est un journal ou un magazine. Posséder un média vous donne un pouvoir incommensurable. Cela vous permet d'avoir des relations, de vous faire connaître. Mais paradoxalement, c'est vrai, ce pouvoir ne leur permet pas de faire écrire ce qu'ils veulent. Le seul bénéfice qu'ils en tirent est donc simplement de posséder un carnet d'adresses qui leur offre la possibilité d'être en relations avec des gens puissants.

Mais ne pensez-vous pas que cette pratique pourrait représenter un danger pour la liberté de la presse ?

Rien n'est impossible, certes, mais l'intelligence des industriels français fait que la presse demeure tout de même libre. On a accepté ce système en France, alors que d'autres pays ne l'accepteraient pas. Certains magazines comme Marianne, qui se revendiquent libres, critiquent toutefois ce principe en France. Pourtant aucun média, même économiquement indépendant, ne l'est politiquement. Ce qui définit un journal c'est sa ligne éditoriale et celle-ci n'est pas définie par son groupe industriel d'ap-

partenance mais par sa rédaction, cela est certain.

Nous avons vu lors de l'élection présidentielle que tous les débats importants avaient lieu à la télévision. Le « show politique » monte-t-il en puissance ?

Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal ont effectivement joué tous deux la carte de l'image. Madame Royal calculait ses tenues vestimentaires, insistait sur sa condition de femme, etc. Mais cela est un peu partout la même chose, Tony Blair et Jose Luis Zapatero sont eux aussi deux personnages de la scène politique qui jouent beaucoup sur l'image. On peut alors croire que seul le paraître médiatique compte de nos jours. Je dirais au contraire que cette dernière campagne présidentielle était beaucoup plus intellectuelle que les précédentes. Je me souviens que les campagnes Jospin-Chirac en 1995 et en 2000 étaient beaucoup trop légères et peu intéressantes sur le fond, il n'y avait quasiment pas de débat. Cette année, Sarkozy a multiplié les meetings et a prononcé un grand nombre de discours dans plusieurs villes de France tandis que Ségolène Royal a fait une campagne révolutionnaire et non dogmatique par rapport à ce qu'avait fait Jospin avec le parti socialiste. Donc, sur la forme, la campagne a été plus médiatisée, mais c'est sur le fond que la révolution a véritablement opéré.

J'ai l'impression qu'à la télévision française des chroniqueurs spécialisés en politique interviennent de manière régulière dans certaines émissions de divertissement.

Tout à fait. Maintenant, on mélange les genres, ce qui fait que les acteurs politiques viennent plus naturellement sur les plateaux de télévision réservés autrefois au divertissement. Mais je pense sincèrement que cela ne va pas durer. Derrière tout cela, se cache effectivement un effet de mode. Nicolas Sarkozy ne cesse de se montrer dans les médias ces temps-ci, ce qui ne fait qu'empirer ce processus de surmédiatisation politique. Mais je crois que toute cette mise en scène se calmera à coup sûr dans quelque temps.

En Turquie on se pose beaucoup de questions sur la position du président Sarkozy concernant l'adhésion de la Turquie à l'UE, qu'en dites-vous ?

Les premiers mois, on a eu l'impression que Sarkozy revenait sur sa position concernant la Turquie, acceptait tout et se résignait à l'entrée de la Turquie dans l'UE et là il change à nouveau et remet des conditions à n'en plus finir, comme s'il voulait mettre des bâtons dans les roues. Donc on ne sait pas. Mais rappelons que Sarkozy est un

homme d'action immédiate, il aime régler les problèmes du moment et la question de la Turquie ne se pose pas maintenant. Pour l'instant, la consigne est la prudence, personne ne parle, un consensus a été établi pour que personne n'aborde ce sujet, pour qu'il n'y ait pas deux sons de cloche sur un sujet aussi important.

Depuis quelque temps, ce sont les politiques qui font l'affiche des couvertures des magazines en France. Sommes-nous en présence d'une « pipolisation » de la vie politique ?

Je pense que cette mise en scène des personnalités politiques existait déjà même au temps de Louis XIV. Toute la cour était priée d'assister aux entrevues du Roi avec ses maîtresses par exemple. Celles-ci étaient d'ailleurs officiellement connues. Ensuite, cela s'est un peu atténué pour revenir en force aux États-Unis avec Kennedy puis Clinton. Il est évident que Nicolas Sarkozy est totalement fasciné par l'Amérique et par la façon qu'ont les Américains de manipuler les médias. Quant à Ségolène Royal, elle aussi a joué ce jeu-là il y a quelques années : elle avait posé pour Paris Match dans son lit d'hôpital au moment de la naissance de sa fille Flora. On voit donc bien que ce phénomène existe depuis longtemps, mais il est vrai qu'il a pris plus d'ampleur aujourd'hui.

Selon vous, le public aime-t-il voir les politiques dans leur sphère privée ?

Oui ! En vérité, tout le monde se fiche bien des programmes politiques lors des élections, programmes qui sont souvent très proches les uns des autres. Les gens votent pour une personnalité politique marquante. En 2002, les Français n'ont pas voté pour Jospin car il n'apparaissait pas très sympathique, voilà tout. Il y a véritablement une grande demande de la part du public, les lecteurs s'intéressent à l'actualité people. Même les livres politiques sont « pipolisés ».

Pensez-vous que cela aussi soit un phénomène de mode passager ?

À vrai dire, je pense très franchement que ce phénomène va perdurer, voire même s'accroître. Tant que les gens aimeront la « pipolisation » – et je crois qu'ils l'aimeront de plus en plus – cela continuera. Les sujets légers seront toujours plus plaisants que les sujets sérieux et graves. Ce qui arrange les responsables politiques, car ils n'ont pas beaucoup de marge de manœuvre, les réformes sont difficiles et leurs résultats ne sont pas immédiats ; donc ils préfèrent mettre en avant leur vie privée.

Paris Match profite-t-il de ce phénomène ?

Il faut dire que notre magazine est ravi de

cette évolution. La société se « matchise » si je puis dire. Paris Match était même en avance sur ce terrain-là. Ce qui a changé, c'est que le mélange des genres était auparavant le principe de Match alors que maintenant tout le monde s'y est mis. Mais la façon de travailler de Match est toujours peu commune. Les autres médias n'ont droit qu'à 20 minutes d'interview et c'est tout. Nous avons aussi nos 20 minutes d'entretien, mais ensuite a lieu la prise de photos, qui est le but essentiel de notre venue. Cela signifie que la personne va devoir se faire maquiller et habiller. Et puis, nous allons lui demander de faire les prises de vue chez elle et non pas dans son bureau comme tout le monde fait. Nous accomplissons vraiment chaque fois un travail de titan, je vous l'assure.

Que Rachida Dati pose pour Paris Match, cela fait partie de son plan de communication. Quel est l'intérêt de Paris Match ?

Ce que nous voulons, c'est mettre en couverture les personnages de l'année. Rachida Dati possède tous les attributs pour être ce personnage de l'année : elle est issue de l'immigration, c'est une femme à qui l'on a confié un ministère important, elle prépare une réforme de l'appareil judiciaire que l'on attend depuis longtemps, bref, elle est très intéressante pour nous. Par ailleurs, nous montrons aussi le visage de la France qui change et qui évolue.

Il existe de plus en plus de journaux « people » de nos jours... Est-ce une concurrence difficile à gérer ?

Non car les sujets qui y sont traités sont d'un degré de qualité différent du nôtre. Et puis certains hommes politiques contactent en priorité Paris Match pour se faire de la publicité. Nous avons une renommée indéniable. Nous traitons de grands sujets, ce que les autres n'ont pas les moyens de faire. Un passage dans Paris Match a des conséquences énormes sur l'image des personnalités.

Et pour Nicolas Sarkozy, cette « pipolisation » est-elle bénéfique ?

Certaines fois, cette image lui fait des coups de publicité extraordinaires. Rappelez-vous lorsqu'il a emmené sa mère en Chine, tout le monde était très touché de cette attention. La population s'intéresse davantage à ce genre d'anecdote qu'au fond même de ses discours politiques. Le divorce du président était dans tous les sujets de conversation pour le fait même et pas pour les conséquences que cela pourrait avoir sur sa politique. On sait d'ailleurs très bien que cela n'aura aucune conséquence dans ce domaine, c'est un prétexte que de dire qu'il en aura.

Ce phénomène qu'est l'intérêt pour la vie privée des politiques et des personnalités du show-biz va-t-il rendre le travail de Paris Match plus difficile ?

Certainement. Match reste tout de même le premier magazine d'images du monde. Ce que veulent indubitablement les gens, ce sont des photos. Et il n'est pas toujours évident d'avoir les meilleurs clichés. La dernière fois, je voulais faire un reportage sur le Premier ministre turc, M. Erdoğan. Je lui ai dit que je voulais le prendre en photo chez lui, avec sa femme que je souhaitais sans voile. Il a refusé malgré des heures de négociations. Il est très difficile de demander des choses comme cela vous savez, et je ne cache pas que nous ne parvenons pas toujours à nos fins. Je crois que c'est la dure loi de notre métier !



Le secteur des télécommunications en Turquie et Türk Telekom



*Eda Bozköylü

Le secteur des télécommunications représente un volume de 15 milliards de dollars en Turquie. De ce fait, la Turquie présente un profil ouvert au développement dans le domaine des télécommunications.

Avec l'ouverture du secteur à la concurrence, les progrès dans le domaine des télécommunications ont gagné aussi de l'ampleur. Selon les données obtenues du Conseil des télécommunications, le nombre des utilisateurs de GSM en Turquie a dépassé les 53 millions. La Turquie compte environ 19 millions de téléphones fixes, 3 millions d'abonnés à l'ADSL et près de 20 millions d'utilisateurs d'Internet. Dans le même temps, la mise en place de la 3e génération et les préparatifs d'infrastructure se poursuivent et les études en recherche et développement ayant trait à ce sujet continuent.

Les études de télécommunication en Turquie sont faites sur un seul réseau. Le réseau que gère Türk Telekom est l'essentielle infrastructure de télécommunications qui assure les communications de la Turquie. De ce point de vue, Türk Telekom a la particularité d'être l'organisme qui possède

une importance stratégique pour le secteur des télécommunications et le système de communication en Turquie.

Depuis que Türk Telekom a commencé à exercer ses activités dans les domaines des communications sonores et des transferts d'informations en se séparant des PTT en 1995, la Turquie a assumé avec efficacité son rôle d'avant-garde dans le développement du secteur des télécommunication en Turquie.

Le processus de privatisation et la grève à Türk Telekom

Le processus de privatisation de Türk Telekom avait été à l'ordre du jour à la fin des années 90 et on est resté longtemps dans l'incertitude jusqu'à la mise en chantier, en 2004, du projet de loi devant régler le problème.

Ce processus a abouti le 14 octobre 2005 et 55 % de Türk Telekom ont été privatisés. Toutefois, la distinction entre travailleurs syndiqués et non syndiqués, qui est venue à l'ordre du jour après la privatisation, a déclenché un conflit qui s'est fini par la grève. Le fait que les ouvriers syndiqués demandent la même augmentation de leur rémunération que celle des travailleurs restant en dehors du contexte et que ceci corresponde à une hausse moyenne de rémunération de 19 % pour 13 000 travailleurs au sein de Telekom a entravé les négociations entre le Syndicat et Telekom.



Du fait qu'un consensus n'a pas pu être obtenu sur la base de la convention collective qui concerne 25 680 ouvriers chez Türk Telekom, le syndicat Türkiye Haber-İş a déclenché une grève le 16 octobre dans ses établissements et 25 400 personnes l'ont suivie. Les incidents tels que les pannes ayant eu lieu durant la grève et des coupures de câbles ont été qualifiés

par l'opinion publique et les dirigeants de Telekom de sabotage commis par le personnel en grève. La grève chez Türk Telekom, qui fut l'une des plus grandes grèves de Turquie, a pris fin avec une déclaration faite le 28 novembre, après que Türk Telekom a promis 10 % d'augmentation pour la première année et ensuite 6,5 % plus la différence due à l'inflation pour la deuxième année. On a pu conclure ainsi grâce à un consensus obtenu par le syndicat au sujet du budget consacré à l'égalité de traitement entre les

ouvriers contractuels et les ouvriers non contractuels.

Les pas de géant de Türk Telekom

Malgré les mauvais effets de la grève, Türk Telekom n'a pas perdu sa stabilité. Bien au contraire, Türk Telekom, dont le développement continue, a englobé Argela et Innova, deux sociétés de technologies aux excellents résultats.

En 2007, Türk Telekom a recruté 700 ingénieurs nouvellement diplômés, réalisant ainsi la plus grande opération de recrutement de grande envergure que la Turquie ait connue. Environ 8 % de tous les étudiants diplômés des départements d'ingénierie informatique, d'ingénierie électrique et électronique sont devenus des employés de Türk Telekom.

Le développement de Türk Telekom, qui accomplit des pas importants pour constituer une structure encore plus dynamique, a fait de la Turquie un foyer de télécommunications produisant et exportant des technologies. Türk Telekom renforce cette mission également avec les investissements qu'il a réalisés dans le domaine de l'implication sociale en investissant près de 1,5 % de son chiffre d'affaires – qui dépasse 7,5 milliards de YTL – à l'avenir de la Turquie dans les domaines culturel, artistique et sportif.

*Eda Bozköylü, Journaliste

La Turquie au sein de nouvelles crises pétrolières : des risques et des opportunités



*Doğan Bozdoğan

Dans la conjoncture actuelle, pour satisfaire la demande énergétique mondiale, les combustibles fossiles sont prépondérants et, pour au moins quelques décennies, il n'y pas d'alternative, surtout concernant les hydrocarbures, notamment le pétrole. Et cela bien qu'on fasse un effort considérable pour le développement des ressources énergétiques alternatives et renouvelables. C'est pourquoi, tous les pays sont plus ou moins dépendants du pétrole, qu'ils soient producteurs, consommateurs ou les deux à la fois. Cette dépendance se fait surtout sentir pendant des périodes de turbulence sur les marchés, du fait qu'on est face à des prix pétroliers très volatils et très sensibles aux événements mondiaux. Quant à la dépendance de la Turquie, il s'agit d'un besoin de consommation assez forte, face à une production assez réduite. Cependant, il est impossible de réduire le rôle de la Turquie dans cette période de turbulence à un simple pays consommateur, en raison de son rôle à la fois économique et géopolitique dans la politique internationale. Aussi, la nouvelle crise pétrolière actuelle comporte-t-elle des risques ainsi que des opportunités pour la Turquie ? Comme on peut l'imaginer, le risque principal pour la Turquie est avant tout le poids des prix pétroliers élevés et très volatils. Puisque le pétrole est une matière première importante, l'augmentation de son prix pèse sur les coûts, ce qui incite à des hausses du niveau général des prix, donc à l'inflation. C'est un problème très important pour la Turquie, qui

mène une lutte contre l'inflation depuis des années et qui commence depuis peu à voir les résultats de cette politique. Ainsi, cette nouvelle crise pétrolière entraîne non seulement un déficit des transactions courantes, mais pose aussi un problème de choix difficile pour les décideurs économiques. Soit on va relâcher la politique monétaire pour ne pas laisser l'économie dans une récession avec une montée des prix provenant de l'augmentation des prix pétroliers, soit on va continuer une politique monétaire restrictive pour poursuivre la maîtrise de l'inflation au prix du sacrifice des taux de croissance spectaculaires. Or, il est clair que c'est une difficulté non seulement pour la Turquie mais pour tous les pays importateurs de pétrole et l'expérience des crises pétrolières précédentes montre que les politiques monétaires expansionnistes menées pour assurer la continuité de l'activité économique n'ont pas toujours les effets désirés mais sont plutôt souvent la cause d'une montée de l'inflation.

Quand on considère cette difficulté créée par la nouvelle crise pétrolière, on voit tout de suite l'importance de l'approvisionnement pétrolier car une rupture ou même un risque de rupture peut suffire à faire monter les prix. En effet, ce risque crée des tensions dans certaines régions du monde qui restent incontournables pour l'approvisionnement mondial. C'est le cas notamment de la Turquie sur le territoire de laquelle s'effectue un très

important transit pétrolier mondial. À part les détroits turcs, les oléoducs ainsi que les gazoducs passant par la Turquie font d'elle une plate-forme pétrolière cruciale, surtout en ce qui concerne l'approvisionnement de l'Occident et notamment de l'Europe occidentale. Donc une rupture du transit pétrolier par Turquie provoquerait des problèmes très sérieux pour l'approvisionnement de l'Occident et les marchés pétroliers, ce qui montre la nécessité pour la Turquie d'être plus attentive et plus stable de jour en jour. En effet, l'approvisionnement pétrolier mondial est désormais de plus en plus dépendant de la Turquie. Cela

Une rupture du transit pétrolier par Turquie provoquerait des problèmes très sérieux pour l'approvisionnement de l'Occident et les marchés pétroliers.

crée d'une part une responsabilité et une difficulté à gérer pour la Turquie, d'autre part une responsabilité et un devoir pour l'Occident à contribuer en veillant à la stabilité de la Turquie et à son renforcement aussi bien économique que politique.

En effet, la Turquie constitue déjà le point le plus stable et le plus sûr du trafic pétrolier mondial. Comparée aux zones de tension comme les détroits de Malacca, d'Ormuz, de Bab-el Mandeb ou les canaux de Suez et de Panama, la Turquie est, avec ses détroits et ses oléoducs, une des zones les plus sûres du monde, ce qui explique l'intérêt du secteur pétrolier mondial pour la Turquie. Cet intérêt, notamment par le biais de nouveaux oléoducs et gazoducs en construction (entre autres Nabucco qui relie la Turquie à l'Autriche) et des investissements dans l'industrie et les infras-

structures pétrolières (notamment l'acquisition de firmes pétrolières turques par des étrangers et des investissements de raffinage surtout à Ceyhan) augmente de jour en jour l'importance et la stabilité de la Turquie dans ce domaine. Donc la Turquie constitue un « îlot de stabilité » au milieu « de l'océan très agité » du Moyen-Orient et du secteur pétrolier.

Cette place privilégiée la rend attractive non seulement pour les pays importateurs dans le secteur pétrolier, mais aussi pour les pays exportateurs dans le secteur financier ainsi que les autres secteurs hautement rentables. Il est clair que le marché financier turc, avec un taux de retour assez élevé par rapport aux marchés occidentaux, constitue un choix d'investissement et de placement très rentable pour les « pétrodollars » des pays exportateurs, comme aussi les autres secteurs assez rentables (notamment la construction) turcs. Il n'est donc pas étonnant de voir l'intérêt des capitaux moyen-orientaux pour la Turquie depuis quelques années.

En conclusion, s'il faut utiliser un terme devenu cliché, la « position géopolitique » de la Turquie lui confère une très grande importance également dans les questions énergétiques mondiales. Dans la conjoncture actuelle de tensions multiples sur les marchés pétroliers, l'approvisionnement pétrolier mondial passant par la Turquie est devenu crucial surtout pour l'Europe occidentale. Cela crée certes des risques, mais aussi des occasions pour la Turquie. 2008 sera certainement une année où on verra à de multiples occasions la montée en puissance de l'importance de la Turquie dans ce domaine.

*Doğan Bozdoğan étudiant à l'IEP de Paris

L'association des jeunes dirigeants et hommes d'affaires (AJDHD)



Karim-Alain Bertrand est membre du Conseil d'administration de l'association des jeunes dirigeants et hommes d'affaires. Par ailleurs, il est depuis 2005 le directeur général du bureau turc d'ISI Emerging Markets.

Karim-Alain Bertrand présente ainsi ISI Emerging Markets : « ISI est un intégrateur de données qui compile différentes sources les renseignements professionnels utiles et les présente à ses utilisateurs de façon très rationnelle. Nous offrons différents produits et services qui rassemblent et publient les informations, les rapports et les analyses des sociétés sectorielles sur la base du pays. L'information est notre affaire et nous travaillons avec cinq agences d'information, l'AFP et la BBC. Par ailleurs, nous exploitons les journaux, les revues professionnelles, les rapports de courtiers, ceux que les organismes d'État ont publiés... Nous utilisons plus de 500 sources. »

La clientèle d'une telle société est forcément très variée. Karim-Alain Bertrand la définit ainsi : « Il existe inévitablement un triangle

formé des institutions financières, des sociétés de conseil en gestion et les bureaux d'avocats. Ce trio se réunit dans les fusions et le financement institutionnel. Nous travaillons également avec des sociétés industrielles et certains organisme d'États. »

Quant à l'association AJDHD et ses objectifs, il nous la décrit ainsi : « L'association a été fondée en 1986 pour stopper la fuite des cerveaux à l'étranger en convainquant les Turcs diplômés à l'étranger de rentrer au pays pour créer leur affaire. Sur les 500 membres, près de 60 travaillent de façon active. D'autres projets consistent à informer l'opinion publique sur le processus d'adhésion de la Turquie à l'UE et certains projets et concours visent à développer l'esprit d'entrepreneuriat et le redressement régional car tout ne finit pas à Istanbul. Les relations avec l'UE ne sont pas en reste et l'association a rencontré en novembre les parlementaires européens à Bruxelles. Ce voyage a été extrêmement instructif, dit-il. Nous avons également débattu avec les parlementaires et les rapporteurs de la Turquie, qui nous ont affirmé : 'Nous travaillons avec ce gouvernement et ses ministres car ils font des efforts et veulent travailler, nous ne voulons pas perdre de temps avec des personnes hostiles. Nos interlocu-

Il faudrait que les sociétés françaises qui travaillent avec la Turquie soutiennent la Turquie dans son processus d'adhésion à l'UE.

teurs en Turquie sont les sociaux-démocrates et, lorsque nous venons en Turquie, les dirigeants du gouvernement nous accueillent au mieux mais personne du parti d'opposition CHP ne demande d'entretien et lorsque nous en demandons un, ils nous adressent une fin de non recevoir.' Le processus d'adhésion ne devrait être confisqué par aucun parti, il s'agit d'une mission nationale et il faudrait que tous les partis fassent des efforts. L'UE n'a aucune mauvaise intention à notre égard, il ne s'agit pas d'un marchandage. C'est un livre de 80 000 pages qui nous est proposé et il faudrait s'accommoder de ce qui y est écrit. Actuellement, la France ne nous soutient pas, on le sait ; aussi, au lieu de lui en vouloir et d'avoir des réactions senti-

mentales, nous devons renforcer nos liens avec les pays qui nous soutiennent. À mon avis, il faudrait à présent cesser de tourner le dos aux industriels et aux investisseurs français car si ces sociétés-là ne réalisent pas d'investissements en Turquie, elles iront les réaliser ailleurs. Bien que l'attitude de la France soit négative, il faudrait que nous lui tendions la main. Nous devrions être très actifs pendant ce semestre de présidence slovène car la présidence sera assurée le semestre prochain par la France et il faudrait que nous sortions de l'impasse.

Pour surmonter ce processus, il nous faut nouer de meilleures relations. »

À la question la Turquie pratique-t-elle un boycott secret vis-à-vis de la France ? M. Bertrand me répond ceci : « Je partage absolument cette idée. On le voit par l'approche du BDDK qui accorde des licences, qui approuve ou non les fusions. Prenons deux banques françaises : l'une attendait une licence mais ne l'a pas obtenue. L'autre voulait acheter une banque et l'autorisation ne lui a pas été accordée. Ce boycott est une réponse à l'attitude de la France et on peut le comprendre. Néanmoins, je maintiens que ce n'est pas une bonne stratégie car une telle attitude ne peut pas servir la paix. »

À la fin de l'interview, je lui ai demandé s'il avait quelque chose à ajouter et Karim-Alain Bertrand a répondu : « La Turquie est un marché très important pour la France aussi bien du point de vue production que du point de vue consommation. Renault est le plus gros exportateur de la région depuis la Turquie. Puisque le gouvernement français est un gouvernement libéral, qui soutient l'entreprise privée et l'industrialisation et qui entretient par ailleurs de bonnes relations avec les organismes qui gèrent le commerce, il faudrait que les sociétés françaises qui travaillent avec la Turquie jouent un rôle plus important et soutiennent la Turquie dans son processus d'adhésion à l'UE. »

* Onur Eren, Journaliste

Air Ties : le choix de la Turquie

Au cœur de Mecidiyeköy, Bülent Çelebi, âgé de 51 ans, entrepreneur de nationalité turque formé aux États-Unis, s'efforce de mettre sur pied une entreprise internationale. Il y a cinq ans, Çelebi était bien loin, en Californie, et il voulait construire des routeurs, utilisant sa formation d'ingénieur, puis les revendre aux pays émergents. Il pensait utiliser des puces américaines et lancer la fabrication en Asie. C'est alors qu'il lui vint à l'esprit qu'il pourrait tirer un avantage réel de ses affaires en s'établissant plutôt à Istanbul, où il pourrait réaliser des économies sur les salaires et les opérations, profiter du dynamisme économique, et s'installer à un emplacement idéal pour vendre en Europe, en Afrique et dans le Moyen-Orient. L'esprit de la Silicon Valley, mais à moindre coût. Une fois son projet prêt, il rentre en Turquie et s'y installe définitivement avec sa famille.

Le routeur peut paraître un objet simple – fabriqué en plastique blanc, de la taille d'un livre – mais il est l'expression, aux yeux de Çelebi, d'un monde en pleine mutation. Pour Çelebi, s'il pouvait créer des routeurs pouvant fonctionner dans les langues locales et à l'aide des réseaux locaux, il pourrait les vendre aux petites et moyennes entreprises, ainsi qu'aux entreprises de télécommunication basées en Turquie et dans les pays voisins. S'appuyant sur une main-d'œuvre turque à la fois jeune et formée et profitant de coûts opérationnels moins élevés – avec, en prime, un emplacement idéal pour contrôler la région – il savait qu'il bénéficierait d'un avantage incommensurable. Çelebi dépense environ le tiers de ce qu'il paierait dans la Silicon Valley pour des employés équiva-

lents, et environ 30 % de ce que seraient les autres coûts comme la livraison et l'impression.

Les premiers marchés internationaux sur lesquels Air Ties se déploie sont le Kazakhstan, la Grèce, et la Russie, pays situés à proximité d'Istanbul, suivis de l'Égypte, de la Bulgarie, de la Roumanie et de l'Ukraine. Le critère qui intéresse Çelebi en premier sur un marché, c'est la haute qualité de ses distributeurs, qui lui permet d'avoir une adresse d'expédition unique et qui assurent les paiements auprès des revendeurs. Sa chaîne d'approvisionnement est internationale : il utilise des puces de fabrication américaine pour construire ses routeurs dans des usines taiwanaises et chinoises.

À la question : « Vos concurrents ne pourraient-ils pas faire la même chose ? », Çelebi reconnaît : « S'ils s'y mettaient, bien sûr qu'ils y arriveraient ». Actuellement, il est en train de rédiger des demandes de brevets afin de protéger les spécificités technologiques de ses productions.

Mais le travail administratif l'encombre. Ici, il lui est demandé de signer deux fois sur presque tous les documents qu'il doit remettre à l'État – il signe une première fois en tant qu'individu et une deuxième en tant que représentant de la compagnie (il doit même parfois le faire par acte notarié). Il a dû également engager un chauffeur. « Je n'aurais jamais pensé à engager un chauffeur en un million d'années de travail aux États-Unis, mais, ici, il y a des documents qui doivent être livrés partout à la fois », se plaint-il. « Aux États-Unis, le

courrier est efficace et le problème ne se poserait pas. »

En 2004, l'entreprise n'a réalisé que 700 000 dollars de chiffre d'affaires pour son premier exercice. Deux ans plus tard, en 2006, ce chiffre est passé à 20 millions de dollars et, pour 2007 à 50 millions de dollars.

Lorsque le gouvernement actuel de la Turquie prend les rênes du pouvoir en 2002, il promet de mettre sur pied des mesures anticorruption et un redressement économique. En outre, le déficit commercial de la Turquie fait qu'il est évident que le pays doit encourager les affaires développées sur place. Le changement tourne au ralenti en Turquie, mais l'approche adoptée par le gouvernement face aux affaires porte ses fruits.

Le développement économique comprend plusieurs programmes d'encouragement, dont Air Ties est en train de profiter. Ces programmes commencent par l'allègement fiscal : le gouvernement a créé des zones économiques à l'intérieur de technoparcs, des immeubles à usage de bureaux où des entreprises spécialisées en recherche et développement peuvent demander à obtenir de l'espace pour leurs ingénieurs. Une fois approuvées comme ce fut le cas tout récemment pour Air Ties, elles obtiennent un sursis de 10 ans sur les impôts sur les sociétés pour tout produit mis au point au technoparc. De plus, les entreprises n'ont pas à payer de cotisations sociales sur le salaire des ingénieurs travaillant au parc ; cela représente un tiers des 90 employés d'Air Ties, ceux qui lui coûtent le plus cher.



Bülent Çelebi

Sur la moitié des coûts en recherche et développement des entreprises naissantes, le gouvernement propose des prêts quinquennaux à intérêt réduit concernant les projets qu'il approuve, et des subventions directes allant jusqu'à 50 % des coûts d'ingénierie, également pour les projets approuvés. Bref, ces programmes constituent une aide considérable. « Je n'aurais jamais imaginé réussir aussi bien aux États-Unis », précise Çelebi. Concernant l'avenir, Çelebi table sur un climat politique et économique restant stable : « Il y a encore des choses qui m'énervent mais les atouts géographiques, les avantages concurrentiels sur les coûts et un marché en plein essor, sont des points positifs. De plus, j'ai un accès très aisé auprès des gens et, en résumé, les éléments favorables l'emportent de loin. » Quelle que soit la situation politique, il est convaincu que l'utilisation de la bande passante continuera à drainer du beau monde. Enfin, les réformes que la Turquie doit adopter dans le cadre de son adhésion à l'UE entraîneront la modernisation tant attendue. Il ne souhaite pas que la Turquie devienne l'Amérique, il veut simplement que le pays avance un peu plus vite, adopte les pratiques commerciales américaines plus rapidement et tire sur les rênes avec un peu plus de vigueur.

Propos recueillis par Nagehan Tam

Un aperçu des efforts accomplis depuis 5 ans par l'éducation nationale



*Dr. Hüseyin Çelik

La Turquie traverse une période de réformes et de profond changement. L'éducation vient ainsi en tête des domaines les plus concernés par cette évolution. Les efforts menés ces cinq dernières années dans notre ministère sont dignes d'appréciation.

Notre ministère dirige l'éducation nationale en respectant six axes directeurs : le taux de scolarisation, l'infrastructure physique, l'infrastructure technologique, le programme d'instruction, la formation des enseignants, et le système d'information.

Ces cinq dernières années, le ministère a réalisé environ 200 projets afin de résoudre les problèmes de l'éducation nationale. La préparation et l'application de ces projets ont été faites grâce à une approche pédagogique et scientifique, ce qui permet une résolution étape par étape des problèmes de l'éducation.

Voici ce que nous avons réalisé :

Nous avons fait d'importants efforts pour les enfants qui sont en âge scolaire mais qui ne fréquentent pas l'école en augmentant le taux de scolarisation dans l'enseignement préscolaire, primaire et secondaire. Ainsi, le nombre d'enfants bénéficiant de l'éducation préscolaire, est passé de 11 % à 25 %. Avec le projet « Mobil Anaokulu » (des écoles maternelles mobiles), nous avons mis en service des écoles maternelles dans des faubourgs de neuf provinces. Chaque jour, 34 000 petits déjeuners ont été servis gratuitement dans des écoles maternelles. Avec la campagne « Haydi Kızlar Okula » (Allez les filles, à l'école !), 223 000 filles et, avec l'éducation récupérable 640 000 autres élèves, se sont retrouvés à l'école. Et 1 227 000 personnes ont été instruites grâce aux cours organisés.

De plus, nous mettons en application au fur et à mesure des projets pour qu'aucun enfant ne reste hors de système scolaire en

raison de problèmes économiques. Ainsi, le montant de l'aide aux enfants de familles modestes est passé de 13 à 65 YTL dans l'enseignement primaire et secondaire et le nombre d'élèves bénéficiaires a progressé de 94 000 à 160 000.

Le ministère de l'Éducation nationale tente de faire face aux exigences d'un État social. C'est ainsi qu'ont été ouvertes 109 nouvelles écoles primaires avec internat au niveau régional (YİBO), pouvant accueillir une 61 211 élèves de plus. Dans la même période, nous avons renforcé des YİBO grâce à une aide de 701 954 000 YTL. Ainsi, la somme actuelle de compensation alimentaire par élève résidant dans des pensions et des foyers, est passée de 1,5 à 5,5 YTL.

La somme totale de 585 553 000 YTL a été versée aux parents modestes afin d'aider à la scolarisation de leurs enfants, ce qui concerne 1 527 000 filles et garçons de l'enseignement primaire et secondaire. Je pense que dans des études sur le taux de scolarisation, il est nécessaire de faire une place à part pour l'éducation des enfants handicapés. Je tiens à souligner que nous avons travaillé pour les enfants handicapés en ouvrant 122 nouvelles écoles adaptées à la situation de ces enfants handicapés. Pour leur transport, des services publics ont été mis en place et nous avons facilité la possibilité de « l'éducation à la maison » pour les élèves qui ne peuvent pas aller à l'école à cause de leur handicap. Mon ministère a également facilité pour eux l'accès aux examens, a décidé d'imprimer des manuels scolaires spécifiques et 23 000 livres en relief pour les non-voyants. De plus, une allocation mensuelle de 388 YTL est versée par enfant handicapé, ce qui représente à ce jour une somme totale de 264 341 000 YTL.

Par ailleurs, nous avons mis en pratique

d'innombrables projets visant à améliorer les infrastructures dans l'éducation. Dans ce cadre, 4 599 nouvelles écoles ont ouvert et, dans la même période, 112 038 nouvelles classes ont été bâties. Nous avons remis en service 3 000 écoles qui avaient été fermées et nous avons mis en place le projet « école transportable » dans les territoires sans école. Ces projets ont permis d'augmenter notre capacité d'accueil de trois millions d'élèves et ces écoles ont été construites suivant une nouvelle conception architecturale particulièrement antisismique. Ces cinq dernières années, la plus grande part du budget général a été allouée au ministère de l'Éducation nationale.

Avec la campagne « 100 % soutien à l'éducation », une somme supplémentaire de 2,5 milliards de YTL a été consacrée à l'éducation grâce à des entreprises de la société civile, au secteur privé et à des fondations.

Concernant les projets visant à renforcer l'infrastructure technologique dans l'éducation, notre ministère a montré une performance incomparable. Avec des fonds publics et la campagne « soutien à l'éducation par ordinateur », 555 000 ordinateurs ont été mis au service de l'éducation, de nombreuses écoles se sont connectées à Internet et 29 264 classes informatique et technologique ont été ouvertes. Aujourd'hui, 95 % des élèves peuvent se connecter facilement à Internet dans leur école. Désormais, tout passe par Internet, de l'inscription au suivi des élèves. Le programme d'éducation vieux de 40 ans et basé sur un apprentissage par cœur laisse désormais la place à une éducation moderne, tandis que les études au lycée passent de 3 à 4 ans, en s'adaptant à l'UE. De nouveaux lycées voient le jour : 7 consacrés aux sciences sociales, 10 lycées au sport et 77 lycées de formation d'instituteurs.

Durant ces cinq années, 300 000 nouveaux postes d'instituteur ont été créés. Avec le projet « logement des instituteurs », 3 000 instituteurs sont devenus propriétaires. Et suite à la campagne « ordinateurs portables », 90 000 d'entre eux ont maintenant un ordinateur. Nous avons aussi augmenté l'allocation aux enseignants et échelonné le professorat.

Le système d'information a été profondément restructuré de telle sorte que les talents des étudiants puissent se faire jour. Auparavant, le vieux système d'information n'intervenait qu'après que les problèmes se révèlent, mais désormais ce système d'information sera préventif, les dossiers des



étudiants seront consultables sur Internet. Les étudiants commencent à apprendre la démocratie en choisissant et en étant choisis dans les assemblées d'étudiants.

Nous n'avons pas négligé les enfants brillants et développons des domaines pour que ces enfants doués en profitent. Ainsi, le nombre des centres de science et d'art pour les enfants brillants a connu un taux d'augmentation de 112 %.

Pour satisfaire la demande des étudiants voulant entrer à l'université, nous avons construit 39 nouvelles universités dont 32 sont des universités publiques. Chaque année, 1000 étudiants sont envoyés à l'étranger pour les études supérieures de niveaux master et doctorat.

Ces cinq dernières années, 573 millions de manuels scolaires ont été distribués gratuitement aux élèves de l'enseignement primaire et secondaire. Nous avons déterminé « 100 œuvres fondamentales » afin que les élèves de l'enseignement primaire et secondaire puissent les lire pendant leurs études.

Nous avons renforcé l'éducation professionnelle et technique avec l'ouverture de 750 nouvelles écoles et 1812 nouveaux départements.

Nous avons réuni toute l'éducation nationale sous le même toit. Les écoles précédemment rattachées aux autres ministères ont réintégré le ministère de l'Éducation nationale.

L'ensemble des services de crédits et de bourses aux étudiants universitaires ont été regroupés dans un centre unique et, ainsi, tous les étudiants remplissant les critères pour obtenir une bourse ou un crédit ont pu l'obtenir sans problème. Le nombre d'étudiants qui bénéficient de bourse ou de crédit est ainsi passé de 451 550 à 760 619.

De plus, le montant de l'aide aux étudiants universitaires est passé de 45 à 160 YTL. Les crédits et les bourses étaient précédemment payés tous les trimestres ; désormais, les paiements sont devenus mensuels. De la même façon, le soutien d'alimentation pour des étudiants universitaires est passé de 1 à 3 YTL.

Par ailleurs, le nombre de foyers accueillant les étudiants universitaires est passé de 193 à 218, la capacité d'hébergement de ces foyers passant ainsi de 188 187 à 200 434.

Le budget d'ARGE de la Turquie est passé de 150 millions à 1 283 milliards de YTL.

Voici un aperçu des efforts accomplis depuis 5 ans. Dans l'avenir, parallèlement aux nouveaux projets, nous allons poursuivre et renforcer les mesures prises pendant cette période. Nous continuerons par ailleurs les investissements dans les écoles, notamment dans des régions rurales et notre priorité sera l'ouverture de nouvelles écoles et, dans l'ensemble du pays, de classes n'excédant pas 30 élèves afin d'éviter les classes surchargées. Enfin, nous contribuerons au renforcement et au développement des universités.

Dr. Hüseyin Çelik,
ministre de l'Éducation nationale

Ces cinq dernières années, la plus grande part du budget général a été allouée au ministère de l'Éducation nationale.

www.novotel.com

à partir de
109€



Designed for natural living

(+90) 212 4143600

Les enjeux de l'adhésion de la Turquie à l'UE

Nous avons rencontré le sénateur Jean-Guy Branger à l'occasion du concert de Gürer Aykal dans la salle du concert du lycée Notre-Dame-de-Sion. Il a tout suite accepté notre demande d'entretien et, dès le lendemain, nous l'avons retrouvé afin de l'interviewer sur l'adhésion de la Turquie à l'UE.

Pour quelles raisons êtes-vous en Turquie en ce moment ?

Je suis en Turquie dans le cadre d'une commission du Conseil de l'Europe, celle qui défend l'égalité des chances entre les hommes et les femmes. Cette commission a notamment pour but d'agir contre la violence faite aux femmes. À l'occasion de l'un de mes rapports, établi en 2004, j'avais demandé au comité des ministres, au gouvernement et au chef du gouvernement de retenir ce thème dans les États du Conseil de l'Europe. Je suis d'ailleurs très heureux de venir exposer ce thème ici, à Istanbul.

Est-ce votre premier séjour en Turquie ?

Non, je suis déjà venu à Istanbul pour participer à une réunion du parlement de l'OTAN. Et il y a quelques semaines, je suis allé à Ankara pour participer à une commission de l'immigration, désirée par nos amis turcs.

Comment trouvez-vous le pays ?

Je le trouve très beau. C'est un endroit où je me sens très bien.

Quelle est votre opinion sur la perspective d'adhésion de la Turquie à l'UE ?

Depuis que la demande a été formulée, je suis conscient qu'il s'agit là d'un point problématique majeur. Je considère pour

ma part que cette volonté qu'a la Turquie de faire partie de l'UE est légitime. Nous sommes enlisés dans un réel débat, où dire que l'on est 100 % pour ou contre n'a pas grand sens et serait beaucoup trop simple. La vraie question est plutôt : « Pourquoi y a-t-il ce débat ? » Selon moi, c'est d'abord parce qu'il y a ce problème de la culture. L'UE souhaite en effet se prévaloir d'une culture que l'on qualifierait « d'européenne » et au sein de laquelle la Turquie n'aurait pas sa place. C'est à ce moment précis que survient le caractère « islamique » de la République turque. Personnellement, j'ai toujours pensé que cette adhésion pourrait jouer un rôle de pont entre les différentes cultures qui composent l'Europe. Les différences deviendraient alors des complémentarités plutôt que des oppositions. Ce qui signifie qu'aujourd'hui, se cristalliser dans un refus de cette option



*Kemal Belgin

d'une Turquie européenne ne me paraît pas être la bonne réponse au problème. Vous savez, cela fait bientôt 40 ans que je suis élu et j'en ai vu des changements durant toutes ces années ! Ce que l'on affirmait il y a dix ans a été contredit maintes et maintes fois depuis.

Ce qui est sûr en tout cas, c'est que nous avons beaucoup de liens avec la Turquie, notamment des liens économiques. Sur ce

plan, la Turquie est un partenaire aussi important que le Japon pour la France, rendez-vous compte ! Beaucoup d'entreprises françaises sont implantées en Turquie et cela ne fait qu'augmenter. Il y a environ 10 établissements scolaires et universitaires francophones à Istanbul, sans compter les autres présents dans les autres villes de Turquie. C'est à ce moment que l'on comprend combien la culture française, européenne et par conséquent, occidentale est présente dans ce pays. Si l'on se cristallise sur des positions immédiatement réfractaires, rien de bon ne sera tiré. Notons que la population française n'a pas de problèmes particuliers avec la Turquie, je n'entends jamais personne en France en dire du mal. Je pense vraiment qu'il faut mettre fin aux passions irrationnelles qui bloquent des négociations aussi importantes.

Pour finir, j'ai vu que vous faisiez aussi partie d'une commission des Affaires étrangères, de la Défense et des Forces armées. Quelle est votre opinion sur les problématiques de défense en ce qui concerne la France et la Turquie ?

La Turquie, on le sait, a toujours été très « otanienne ». Mais dire par contre que la France ne l'est pas est une idée complètement fautive dans la mesure où nous participons à toutes les opérations de l'OTAN. Il n'y a que sur la question du nucléaire que la France a des positions différentes. La France est le pays de l'Union européenne le plus puissant dans ce domaine et ce, grâce au général de Gaulle. Mais mis à part cela, nous sommes partout aux côtés de l'OTAN. La France pourrait même se rapprocher de plus en plus de l'OTAN avec le président Sarkozy, cela est certain.

Propos recueillis par Hüseyin Latif et Nagehan Tam

Le grand maître n'est plus là !

L'hommage à Gündüz Tekin Onay par Kemal Belgin



Le football turc a subi une très grande perte juste au début de la nouvelle année, celle de Gündüz Tekin Onay, Coordinateur général de la recherche, de la planification et du développement de la Fédération de football et conseiller en chef auprès de la présidence de la Fédération, il a malheureusement perdu la lutte qu'il menait contre le cancer.

Gündüz Hodja avait, il y a peu, écrit un reportage très détaillé dans ce journal et son message avait suscité bien des échos. Il ne serait nullement faux de dire que Tekin Onay a consacré toute sa vie au football. Ceux qui le connaissent et ceux qui ont dialogué avec lui se souviennent qu'il n'a jamais eu de conversations sans revenir au football.

C'était un vrai homme de football qui ne considérait pas le football comme l'analyse d'un match joué ou comme la révélation des erreurs techniques d'un homme mais qui vivait en permanence avec l'esprit d'évolution, de perfectionnement. C'était un terrible maître en organisation, à tel point qu'il prenait soin de disposer son bureau de façon à voir et à entendre le mieux possible l'homme de football qui venait s'asseoir en face de lui. Ses travaux à destination des jeunes, voire des petits, ont permis que d'innombrables talents participent au football turc. Par ailleurs, nous pouvons dire qu'il a fait son tout dernier travail sur ce sujet à Van et qu'il y a semé les bourgeons de l'avenir.

Nous croyons que son tout dernier travail lui a permis de quitter ce monde en ayant obtenu ce qu'il désirait. Je connaissais Gündüz Tekin Onay depuis près de 40 ans... Mes débuts dans la profession et sa retraite de footballeur pour devenir technicien se sont quasiment croisés. J'ai eu avec lui d'innombrables discussions sur le football. Alors que Gündüz Hodja disait, à la fin des années 1960, que le football devait absolument s'allier à la science, un grand nombre de personnes le regardaient d'un air blagueur, mais maintenant, on sait qu'il avait raison. En regardant par cette fenêtre, je voudrais faire part d'un souvenir très marquant... Lorsque Gündüz Hodja était le directeur technique de Beşiktaş, j'avais discuté longuement avec lui avant un match de Zonguldakspor qui allait se jouer à Istanbul. Dans cette discussion, j'avais insisté sur le fait qu'il fallait de la chance également dans le football comme dans tous les autres sports. En revanche, Gündüz Hodja, en luttant avec moi presque deux heures, avait jugé que la chance n'avait pas de place là où la science est présente. Deux jours après, le match s'est terminé sur un score nul. Dans ce match-là, les cinq tirs de Beşiktaş avaient heurté les poteaux de l'équipe adverse. Le lendemain du match, j'ai pu dire à Gündüz Hodja « Tu as vu, ont-ils eu de la chance ou non ? » et sa réponse fut la suivante : « Les nôtres n'ont pas réussi à tirer deux centimètres un peu plus vers l'intérieur... »

*Kemal Belgin, journaliste et enseignant à l'Université de Marmara

Le dîner au Fouquet's

(Suite de la page 1)

devez vous demander pour quelle raison je semble faire toute une histoire de cet événement et vous en parle ici, alors que cela semble tout à fait banal.

Après cela, cinq jours plus tard, comme j'assistais à Paris à trois réunions internationales le même jour, j'ai été convié, avec trois autres personnes, à un dîner impromptu dans ce beau restaurant des Champs Élysées. Au premier étage du Fouquet's, où le président de la République, Nicolas Sarkozy, avait passé la soirée du 6 mai alors qu'il venait de remporter l'élection présidentielle à une table ronde spécialement préparée devant une fenêtre dominant la première avenue du monde, j'ai dégusté les meilleurs plats de la cuisine française, tout en prenant soin de ne laisser échapper ni la conversation à table, ni ce qui se passait dans l'avenue, avec les ornements lumineux destinés aux fêtes de Noël et du Nouvel an. Chacun buvait quelque chose de différent. À table, une personne avait préféré le champagne, tandis que les autres buvaient de l'eau, Perrier ou Évian.

Autour de la table, se trouvent avec moi un ministre, un haut fonctionnaire et le président d'un institut stratégique international. De quoi parle-t-on ? De la Turquie, de la France et du monde en général... Tous les quatre, nous sommes d'accord sur la place

inévitabile de la Turquie dans l'UE. Une opinion commune apparaît : « L'Union européenne a besoin de la Turquie pour pouvoir se transformer en une puissance politique et militaire. La Convention des droits fondamentaux signée à Lisbonne ne suffira pas à elle seule ».

Concernant les États-Unis, nous sommes, tous les quatre, prudents. Un autre point sur lequel nous sommes d'accord, c'est que les Européens ne peuvent plus faire de ce qu'ils veulent, comme ils le veulent, nulle part dans le monde.

Durant le dîner, on a parlé de beaucoup de choses en dehors de la politique. Nous avons parlé du reportage que j'allais faire le lendemain avec l'auteur de « Râna », Osman Necmi Gürmen et je leur ai parlé d'aujourd'hui la Turquie.

Ce dîner, qui n'était pas prévu, a duré environ une heure et demie. Lors de ce dîner, j'ai donné ma parole de journaliste de ne pas rapporter les propos qui s'y étaient tenus.

Le 12 décembre, c'était mon anniversaire. À ceux qui me demandent mon âge, je répondrai tout à l'heure, leur demandant un peu de patience.

Ces jours-ci, je termine un nouveau roman, aux allures de conte : Alors qu'Istanbul tombait... Les principaux héros sont Constantin XI Paléologue et le Sultan Mehmet II.

Parfois, je me prends pour l'empereur de Byzance, et parfois je suis le Conquérant. Selon les cas, mon âge se situe entre 21 et 49 ans.

Paléologue est né en 1403, tandis que le Sultan Mehmet II a vu le jour le 30 mars 1432. Dans mon roman, on trouve une jeune fille que tous les deux aiment simultanément. Si la guerre a redoublé de violence, c'est peut-être à cause de cette personne. Si vous le permettez, je garde pour le moment secret le nom de notre héroïne. Vous le découvrirez bientôt, lorsque vous lirez le roman.

J'ai dit que le 12 décembre, c'était mon anniversaire. Et je l'ai passé seul, avec mes personnages... Personne ne m'avait réservé sa soirée.

Écrire un roman, c'est beau. On peut se situer dans l'intervalle de temps que l'on choisit, on peut décider de passer du temps avec la personne que l'on veut, à faire ce que l'on veut. Depuis des jours, je me sens comme si je vivais le siège d'Istanbul. J'ai perdu ma bien aimée pendant la guerre et j'attends le coup de théâtre qui me fera la retrouver. Je suis alternativement le Paléologue et Mehmet II. Dans mon esprit, je rejoins la fille qu'ils aiment en commun.

*Dr Hüseyin Latif
Directeur général de la publication

La Turquie est-elle européenne ?



*Haydar Çakmak

Si nous donnons une réponse géographique à la question de savoir si la Turquie est européenne ou non, la Turquie est européenne car la détermination des frontières géographiques a été faite selon des critères scientifiques. Ces critères sont les suivants : la flore, la faune et le climat.

Lorsque vous prêtez attention à ces mesures, vous remarquez que le territoire de la Turquie est le prolongement du continent européen. Les espèces végétales de la Turquie sont les mêmes que celles du reste de l'Europe. Autrement dit, la totalité de la végétation existant en Europe se trouve également en Turquie. Bien que le climat diverge par endroits – en Europe du Nord notamment – l'Europe possède des caractéristiques propres aux pays méditerranéens. De ce fait, il n'est pas possible de nier que le territoire turc est scientifiquement un morceau naturel de l'Europe.

La Turquie est-elle politiquement européenne ? Y compris Nicolas Sarkozy, tout le monde

répond « oui » à cette question. Depuis le XIV^e siècle, les Turcs sont réellement dans le continent européen et la Turquie a figuré au cœur de la politique européenne, que ce soit positivement ou négativement. Mieux : la Turquie faisait partie, jusqu'au XIX^e siècle, des États qui déterminaient la politique européenne. Elle vit à l'intérieur de l'Europe de la sécurité à la politique, de l'économie au sport depuis 1923, surtout depuis la Seconde Guerre mondiale. La Turquie est membre de la presque totalité des organisations européennes, le Conseil de l'Europe, l'OTAN, l'OCDE en tête. Son aventure avec l'Union européenne, qu'elle a commencée en 1959, se poursuit toujours, même si c'est parfois de façon boiteuse.

La Turquie est-elle culturellement européenne ? Si la notion de « culture européenne » s'exprime à travers le christianisme, il est évident que les Turcs ne sont pas européens. Mais si cette notion est l'ensemble des valeurs défendues par les intellectuels et que l'on exprime dans l'opinion publique internationale c'est-à-dire si elle est l'ensemble des valeurs telles que la démocratie, les droits de l'homme, l'économie de marché,

la supériorité du droit, les libertés, le revenu égal et équitable, la paix et le respect des minorités, les Turcs font alors partie de la culturelle européenne.

Les pays européens devraient prendre une décision ferme concernant les Turcs non un par un, mais collectivement. Peu importe que cette décision ferme soit positive ou négative, aucune décision ne causera la fin du monde. La Suisse et le Japon ne sont pas membres de l'UE mais ces deux pays partagent les valeurs dont l'UE se réclame et sont reconnus comme des membres honorables de la communauté internationale. Les politiques blessantes et injustifiées appliquées à l'encontre de la Turquie ont désormais assez duré. Alors que Schröder et Chirac disaient « oui », Merkel et Sarkozy ont pu dire « non ». Nous n'arrivons pas à distinguer qui a raison et qui est le plus sincère, nous ne pouvons pas être sûrs de la manière dont ils vont se comporter. À l'époque de Schröder, l'adhésion de la Turquie à l'UE convenait aux objectifs nationaux de l'Allemagne mais on ne sait pas quelle raison mystérieuse a fait que l'adhésion de la Turquie à l'UE nuise maintenant, dans la période de Merkel, aux



intérêts nationaux de l'Allemagne.

Dans quelques années, l'Arménie et la Géorgie, qui se trouvent bien à l'Est de la Turquie, vont faire leur demande d'adhésion auprès de l'UE et de l'OTAN. On s'attend à ce que les politiciens européens pieux qui disent s'opposer à l'adhésion de la Turquie du fait qu'elle est géographiquement située en Asie expriment désormais clairement, après l'adhésion des deux pays chrétiens de l'Est à l'UE, que les Turcs sont musulmans. Car, dès ce moment, il ne pourra plus être question de prétexte géographique. En réalité, comme nous l'avons déjà demandé, si la Turquie était habitée non pas par les Turcs mais par les Romains et les Grecs, ces terres ne seraient-elles pas par hasard considérées comme européennes ?

*Prof. Dr. Haydar Çakmak
Université de Ghazi

Directeur du Département des Relations Internationales

Où vont les relations turco-russes ?



*Mehmet Seyfettin Erol

Le retour impérial de la Russie est suivi avec une grande attention certes par le monde entier, mais particulièrement par Ankara. Dans ce contexte, les dernières élections ont été assez déterminantes

pour mettre au jour les objectifs de la Russie pour la période à venir. Poutine se présente comme le choix incontournable de la Gladio russe ainsi que du peuple russe. Sans doute, la concurrence devenant de plus en plus acharnée pour les ressources et le transport d'énergie de l'Eurasie, le « Nouveau Jeu » faisant surface au sujet de la « sécurité énergétique » occupe une place importante derrière cette position incontournable de Poutine. Par conséquent, la Russie veut en priorité terminer ce processus d'encerclement et y parvenir en faisant appel à une méthode ancienne mais toujours efficace : la « Force brute ».

Faisant un retour à ses codes historiques, nous constatons que la Russie met en œuvre une nouvelle approche « intégrationniste » dans sa politique extérieure en commençant par la zone de l'ancienne Union soviétique. Dans ce contexte, la Russie veut réaliser ce projet en faisant un premier pas avec la Biélorussie et annexer par la suite les autres anneaux faibles à Moscou. La Communauté des États Indépendants constitue une des bornes importantes du chemin menant à l'objectif de Moscou nommé la « Grande Russie ». Ceci signifie sans doute une menace sérieuse pour la souveraineté et l'indépendance des Républiques du Caucase et de l'Asie centrale. Lors de cette nouvelle période, soit les derniers sommets réalisés par Poutine à Achkhabad (concernant une nouvelle collaboration avec le Turkménistan et le Kazakhstan dans le domaine de l'énergie et dernier sommet de la CEI) soit son attitude lors du Sommet de la Caspienne ayant eu lieu à Téhéran indiquent un rétrécissement de zone du point de vue de

ces pays et de ces régions. Par conséquent, il s'agit d'une inquiétude et d'un malaise à propos du « retour strict de la Russie » dans cette région.

D'autre part, la position régionale de la Russie dans le cadre de l'Organisation de Coopération de Shanghai contre la menace des États-Unis est intéressante si on examine le fait sous l'angle de l'exposition des limites de sa force contre l'Occident et particulièrement contre les États-Unis et de l'ajournement de sa lutte pour la puissance régionale (avec la Chine). Sans aucun doute, la Chine constituera la menace la plus importante pour la Russie après les États-Unis dans les temps qui viennent. Les deux parties ont conscience de cette réalité mais la perception « d'ennemi commun » pousse ces deux forces à une collaboration forcée.

Sans doute le retour impérial de la Russie à la politique mondiale avec Poutine et son poids qui augmente, surtout dans son environnement proche, nous poussent à évaluer de nouveau les relations turco-russes. Comme on se le rappelle, les relations entre Moscou et Ankara – qui étaient sujettes à une concurrence intense lors de la période suivant la guerre froide et la première moitié des années 90 – avaient cédé la place à une coopération plus étroite dans les zones de la mer Noire et le Moyen-Orient, encouragée par la perception de menaces communes, surtout après les événements du 11 septembre. À cette phase, alors que la transformation de la mer Noire en un « lac américain » n'était pas permise, de la même manière des politiques parallèles étaient menées au Moyen-Orient, surtout en Iran, Irak et Syrie et le jeu des États-Unis avait été quelque peu défait. Avec le projet

de « Courant bleu », la Turquie et la Russie ont trouvé le moyen d'une collaboration et le sujet en question est venu au premier plan en tant que choix politique pour Ankara.

D'autre part, la politique extérieure agressive et stricte de la Russie à partir de 2007 et le retour radical à son entourage proche – les signaux émis récemment par Ankara et indiquant que cette dernière poursuivra de nouveau une politique active dans la région – sont des indices montrant que les relations entre ces deux pays donneront lieu à une nouvelle concurrence. Il n'est pas nécessaire de préciser que le comportement de la direction de Moscou vis-à-vis du monde turc et l'état des relations entre la Turquie et les États-Unis seront déterminants au point de vue d'Ankara pour l'évolution des relations avec la Russie. Apparemment :

Confrontation des intérêts turcs et russes, particulièrement dans le Caucase et au Moyen-Orient, et les questions de sécurité énergétique seront déterminants pour le devenir des relations entre Ankara et Moscou

1. Une concurrence dans le Caucase axée surtout sur la Géorgie et l'Azerbaïdjan,
2. La possibilité de remettre sur la table les anciennes cartes du PKK et de Tchétchénie,
3. Une nouvelle lutte pour les sources et l'acheminement de l'énergie de l'Asie centrale et de la mer Caspienne,
4. L'attitude commune d'Ankara et de l'Occident au sujet de la sécurité énergétique,
5. La formation d'une nouvelle zone de concurrence en Asie centrale et surtout dans les Républiques turques, l'approche « réintégrationniste » de la Russie contre le « Projet d'union du monde turc » de la Turquie et le désir de Moscou d'augmenter sa puissance centrale dans le « Nouveau Jeu »,
6. Une nouvelle période de lutte au Moyen-Orient axée sur l'Iran,
7. Les désillusions vécues par les Kurdes en Irak et leur désir de développer une nouvelle



relation d'équilibre avec la Russie seront déterminantes sur les relations entre Ankara et Moscou lors de la période à venir. D'autre part, il est prévu de préserver une attitude commune, notamment au sujet de la mer Noire.

En conclusion, constatons que le peuple russe n'a pas voté, lors des dernières élections, juste pour désigner le chef de l'État mais qu'il s'est prononcé pour l'avenir de la Russie et la « Grande Russie ». Croyant que le « Moscou puissant » est incontournable pour la « Grande Russie », le peuple et la volonté russe ont donné à ce sujet un message clair et net au monde entier en élisant Poutine d'une manière indirecte. Dans ce contexte, personne ne doute que Poutine formera un cabinet pour la « deuxième période de la Russie » et qu'il constituera ses propres cadres. Ayant effectué jusqu'à aujourd'hui les travaux d'infrastructure pour une politique extérieure plus agressive, il paraît que la Russie la mettra en pratique prochainement. Donc, attendons-nous à un futur proche assez chaud dans l'arène de la politique internationale. Alors, le monde entier, et principalement la Turquie doivent être prêts à une « nouvelle guerre froide ». À ce point, la fin de la lune de miel dans les relations turco-russes redevient possible, dépendant surtout de l'évolution des relations entre Ankara et Washington. Il paraît que la confrontation des intérêts turcs et russes, particulièrement dans le Caucase et au Moyen-Orient, et les événements qui auront lieu dans le contexte de la sécurité énergétique seront déterminants pour le devenir des relations entre Ankara et Moscou dans les mois qui viennent.

*Mehmet Seyfettin Erol, maître de conférence
Département des relations internationales
de l'Université de Gazi

L'Europe: une vue de l'esprit

(Suite de la page 1)

phiques à l'intention d'un auditoire académique – tentait de sauvegarder, en faisant retour sur ses origines, le sens, tragiquement vulnérable, de l'Europe. Dans un pareil contexte, l'intuition du penseur pourra bien paraître provocatrice : ne voyait-il pas, en effet, dans « le pur intérêt pour la connaissance », dans la contemplation méthodique de la nature, exemplairement cultivés au sein des communautés philosophiques de l'Antiquité grecque, la figure spirituelle originaire de l'Europe ?

La conférence de Vienne s'intitule « La crise de l'humanité européenne et la philosophie ». On demandera peut-être : que vient faire ici l'humanité ? La réponse est que si c'est bien l'Europe que la crise affecte de façon directe, pour Husserl, cette crise n'en transcende pas moins spirituellement l'Europe, parce que toutes les autres nations participant idéalement de l'essence de l'euroanéité, aucune n'en est épargnée. De cette crise qui ébranlait si dangereusement l'Europe dans ses fondements, Husserl imputait la cause au « naturalisme » et à « l'objectivisme ». Là encore, on sera déconcerté devant ce qui peut ressembler à une querelle de spécialistes renfermée dans les limites des théories de la connaissance. Mais on aurait bien tort de se laisser rebuter par cette apparence. Car, quoi qu'on puisse penser de l'austérité de la nouvelle approche physique et mécanique de l'être inaugurée par Galilée, l'enjeu fondamental est l'homme même en son destin. De libérateur qu'il fut pour l'homme de la Renaissance, ce regard désenchanté – démythologisé – sur la nature, au XX^e siècle a rendu possible l'aliénation d'une humanité massifiée aux sciences de la nature, des sciences de la nature oubliées de leurs propres fondements spirituels et asservies à une exploitation rationnelle et systématique de toutes ressources exploitables et de l'homme même, sans but transcendant.

Visionnaire comme il le fut en cette année 1935, Husserl voyait plus loin que l'obscurité de cette Europe des années noires : idéologies totalitaires affrontées, horreurs d'une guerre imminente avec occupation militaire, décrets discriminatoires, camps de concentration, etc., il voyait la mission d'une Raison héroïque, capable de vaincre la lassitude de ce temps pour ressusciter de ses cendres, telle le phénix, en son humanité spirituelle.

La question se pose de nouveau aujourd'hui : l'Europe, patrie de l'âme, de la liberté et de la sagesse, l'Europe, gangrenée par des idéologies décadentes, bouleversée par les guerres, les génocides, aurait-elle encore le pouvoir de communiquer l'étincelle de son idée directrice à tous peuples, quelle que soit leur localisation, interne ou externe, par rapport à ses propres frontières géographiques ?

Suivant l'idéologie européenne de la révolution régénératrice, la Turquie moderne s'est constituée comme peuple sans origines.

Pour le renversement de la théocratie ottomane et sa substitution par un État moderne

en Turquie, Mustafa Kemal avait puisé son inspiration révolutionnaire aux sources de la rationalité européenne. Participant de cette idée d'une humanité fondée sur la raison universelle sans a priori ethnique, la Turquie idéalisée par lui appartenait nécessairement à l'esprit européen. Plus précisément, l'histoire intellectuelle et politique de la France, avec la Révolution française, la politique de la volonté du Jacobinisme et le mouvement des idées du siècle des Lumières aura été pour le fondateur de la Turquie moderne une école indispensable de principes réformateurs. De ce mouvement d'idées du siècle des Lumières, surtout après la preuve que les Français avaient faite à la face du monde qu'elles étaient réalisables dans les faits, l'inspiration lui était précieuse pour la révolution culturelle mise en œuvre par lui. Une révolution qui devait débiter par l'éducation (avec l'adoption de l'alphabet occidental comme symbole), terrain décisif pour un dépassement du théocentrisme juridique de la charia, et qui s'accomplirait dans la sphère politique, avec l'adoption d'une constitution laïque consacrant le caractère non confessionnel de l'État.

Lecteur assidu d'Auguste Comte, Mustafa Kemal, remplaçant le système d'enseignement théologique de la madrasa par

une éducation laïque, donnait une priorité absolue dans le nouveau système scolaire à l'enseignement des sciences positives. Se familiarisant dès ses années de formation avec le rationalisme et l'utilitarisme des écrits de Voltaire, le combat mené par ce philosophe pour la cause de la « raison éclairée » contre l'obscurantisme eut très tôt dans son esprit l'ascendant sur l'attachement sentimental au mode de vie traditionnel et à l'environnement religieux de la société ottomane. Jean-Jacques Rousseau prenait également une part privilégiée dans



sa formation intellectuelle. En témoignent les discours sur la Nation de Mustafa Kemal à la jeunesse turque, où il se gardait de toute référence à des origines communautaires ou à une quelconque diversité ethnique du peuple turc. Ceci parce qu'il voulait que tout dans les domaines social, politique et juridique

reposât dorénavant sur le seul contrat social. Enfin, comme le renversement de la royauté en France avait aboli l'Ancien Régime (c'est ce que signifiait le jugement et l'exécution de Louis XVI), de même le renversement du sultanat devait marquer l'avènement d'un ordre social et moral entièrement nouveau. Autant d'idées, autant de réalités européennes transposées, que la jeune République turque eut à s'approprier, à marche forcée, à la faveur des guerres d'indépendance entre 1919-1923.

Un nouveau rapport de la Turquie à

l'Europe, l'Union européenne.

En se replaçant dans l'ombre portée de la révolution progressiste d'Atatürk, on discernera peut-être mieux aujourd'hui à travers les négociations en cours avec l'UE l'occasion d'une relance de l'entreprise de modernisation pour la société turque. Contrairement à un préjugé regrettamment répandu, en France, notamment, l'Europe – non comme entité ethnico-historique, mais en tant qu'idée universelle – n'est pas la propriété privée des États tardivement et laborieusement regroupés sous le titre quelque peu optimiste « d'Union européenne ». Cette même idée d'Europe ayant inspiré la révolution culturelle d'Atatürk dont la Turquie est issue en tant qu'État moderne, celle-ci n'est pas moins fondée que les États de l'UE à la revendiquer dans son patrimoine spirituel. Certes, pour les Turcs, son appropriation fon-

datrice de l'idée d'Europe, une décision autonome de la volonté, n'a rien à voir avec un marchandage pour satisfaire à des critères d'intégration imposés par d'autres États. Il en va de même pour « les valeurs culturelles » :

elles ont peu à voir avec ce qu'un culturalisme dévoyé appelle valeurs en renvoyant aux atavismes locaux des groupes humains opposés, source sans cesse réalimentée de toutes les guerres. Si nos compatriotes se font du spirituel une trop haute idée pour en récuser l'assimilation automatique avec les attitudes mentales typiques de groupes particuliers, alors cette assimilation de la culture avec les croyances et le mode de vie traditionnel d'un ensemble humain localisé, géographiquement ou historiquement ne sera pas de nature à les détourner de leurs aspirations européennes.

De son côté, l'Union européenne est-elle si sûre d'avoir encore quelque chose d'irréductiblement propre à elle à opposer à la Turquie, dans un monde où la référence à la transcendance, quand elle n'a pas été évacuée de la vie publique, est surtout usurpée à leur profit par les démagogues, un monde où les solidarités communautaires s'appuient moins sur le rassemblement de tout le peuple pour la célébration du culte dans l'écclesia que sur la peur de l'autre et l'égoïsme collectif dans l'appropriation des ressources de la planète ?

Ce n'est pas seulement à dater de l'année 1954 que la Turquie est avec l'Europe dans une relation intensive. À l'appui de cette thèse qu'on me répète à l'envi sans réfléchir, on dira : « Que faites-vous donc du Conseil de l'Europe, du Tribunal des droits de l'homme, de la douane, de l'OTAN ? » Sans vouloir minimiser les pas que notre appartenance à ces institutions nous a fait franchir, mon opinion est qu'une pareille conception des choses est à courte vue. En vérité, c'est bien depuis Atatürk, je veux dire dès l'acte fondateur de la République turque, que la Turquie s'affirme comme



Serâ Tokay

un foyer de convergence des principes civilisateurs et des valeurs universelles de l'héritage européen.

En remontant aux vraies sources de notre européisation, les critères d'intégration (y compris ceux de Copenhague) que nous avons trop tendance à percevoir comme « imposés par l'UE », spécialement ceux d'ordre politico-juridique, et de droits de l'homme, revêtiront leur seul sens rationnel. Nulle humiliation ne saurait résulter de devoir faire quelques pas supplémentaires sur le chemin du progrès des institutions turques, l'État, l'armée ou la justice civile, institutions qui elles-mêmes procèdent d'une volonté modernisatrice. Loin d'en être abaissés, nous nous élevons au contraire. Parce que ce n'est pas aux États européens que nous empruntons notre règle de conduite. La conquête d'une distance critique préparant le dépassement du principe d'autorité calqué depuis la Révolution sur la hiérarchie militaire (une contingence à replacer dans le contexte de la guerre) témoignera du fait que le peuple turc, lui aussi, a vocation à l'universel, cette « universalité propre à l'attitude critique », formule de Hegel, qui croyait pouvoir en restreindre l'application à l'Europe de son temps.

L'extension géographique actuelle de l'UE ne fixe aucune limite déterminée. Utopique et atopique, la référence à l'idée européenne autorise l'intégration, d'ores et déjà, de Chypre et des îles océaniques : pourquoi la même référence n'autoriserait-elle pas l'Inde, origine proto-fondatrice de la civilisation européenne (et l'Inde moderne avec l'empreinte indélébile de l'Empire britannique), à entretenir à son tour des rêves d'intégration ?

Serâ Tokay,
Chef d'orchestre et philosophe

Droit aux Clubs pour tous !

TURQUIE
Club Marmara
Kimeros Hôtel

339€ TTC
7 nuits en formule "tout compris", vols inclus !

Marmara
Droit au voyage

avec notre agence de voyages ou marmara.com
0892 161 161

© 2008 Marmara. Tous droits réservés. Marmara est une marque déposée de Marmara. Marmara est une marque déposée de Marmara.

Expo 2015 Izmir : à la croisée des civilisations et des cultures



*Mireille Sadège

La Turquie est candidate à l'organisation de l'exposition internationale 2015, autour du thème « Santé pour tous » dans la ville d'Izmir. Pourquoi cet intérêt pour la santé ?

Quels sont les atouts de la ville d'Izmir et les défis à relever ? Et enfin quel enjeu représente le choix de la Turquie pour cette organisation ? Rencontre avec le responsable Expo 2015 à Paris, M. Onur Soyer.

Le 3 mai 2007, l'ambassadeur de Turquie en France, M. Osman Korutürk, a déposé au secrétariat général du Bureau International des Expositions (BIE), la lettre officielle de candidature du gouvernement turc pour l'organisation d'une exposition universelle, en 2015, dans la ville d'Izmir sur le thème « Nouvelles voies vers un monde meilleur/Santé pour tous. » Cette démarche formelle est l'aboutissement d'une longue période de discussions internes et de préparatifs entre villes et gouvernement pour la décision de relever un tel défi. C'est aussi le début d'une campagne intense pour obtenir une majorité de votes de la part des États membres du BIE lors de l'assemblée générale qui se tiendra en 2008. Si Izmir est retenue comme ville hôte d'Expo 2015 par la majorité des votes de l'assemblée générale du BIE, la première Exposition universelle organisée par la Turquie se tiendrait du 30 avril au 31 octobre 2015.



Onur Soyer

Rappelons que c'est à Londres qu'eut lieu la première Exposition universelle au sens où nous l'entendons actuellement. À la suite de son succès, de nombreuses expositions eurent lieu dans le monde, parmi lesquelles, l'Exposition de Paris en 1889 qui vit naître la Tour Eiffel. Les thèmes proposés pour 2015 par les deux villes candidates, Izmir

et Milan, se concentrent sur la qualité de la vie, Izmir avec le thème « Santé pour tous -Nouvelles voies vers un monde meilleur », et Milan avec le thème « Nourrir la planète, énergie pour la vie ».

L'importance du choix de la Turquie

Le représentant d'Expo 2015, M. Onur Soyer, nous explique que « la Chambre de commerce d'Izmir, le ministère des Affaires étrangères et la municipalité sont à l'origine de cette demande ». Quant à la chance de la Turquie, sa réponse est : « Statiquement 50 % mais je crois qu'il y a de fortes chances que la Turquie soit choisie pour cette exposition car, contrairement à l'Italie qui a déjà accueilli plusieurs fois l'organisation d'expositions internationales, la Turquie ne l'a encore jamais fait. De plus, la ville d'Izmir est une ville nouvelle qui ouvre de nouveaux horizons pour l'organisation. Rappelons que la Turquie est un acteur politique doté d'une économie libérale et représentant un grand marché économique, éléments de stabilité pour une exposition.



Expo 2015 Izmir, qui se tiendra à la croisée des civilisations et des cultures, attirera inévitablement les visiteurs du monde entier. Étant à l'origine des civilisations occidentales, la région égéenne et Izmir seront des hôtes parfaits pour accueillir une grande exposition. Facile d'accès et ayant indéniablement une inclination historique pour le thème choisi, elle représente également l'ouverture sur le Moyen-Orient, l'Asie centrale, la mer Noire et le monde musulman. »

Pour M. Soyer « Expo 2015 va transformer profondément Izmir et sa région du point de vue des moyens de transport (un deuxième aéroport, le train à grande vitesse, ...) et, de ce fait, aura des répercussions importantes sur l'ensemble du pays. Mais avec un budget de 40 milliards de dollars et une occasion unique de présenter la Turquie au

monde entier », Expo 2015 Izmir est, selon M. Onur Soyer, « le plus grand projet de la Turquie depuis l'instauration de la République, encore plus important que les jeux Olympiques car elle s'étale sur une période plus longue et le montant des investissements est bien plus important. »



Bien plus qu'un salon commercial, l'Expo est un événement thématique et culturel dont le but principal repose sur l'apprentissage mutuel. Il offre une chance et un rôle important à la ville organisatrice pour faire place à l'innovation et au développement durable, et procure de ce fait un prestige assuré à la ville qui l'accueille. Pour M. Soyer, les habitants d'Izmir ont parfaitement conscience de l'enjeu, d'ailleurs une association s'est créée pour soutenir la candidature de la ville. Elle compte plus de 50 000 d'adhérents qui sont prêts à s'investir bénévolement dans ce projet.

Le site de l'Expo

Situé sur la côte sud de la baie d'Izmir, dans la partie ouest de la zone urbaine, il a une superficie de 370 ha (les parkings et un parc de 83 hectares inclus). Vers le sud, les montagnes offrent un agréable paysage à proximité de la ville. Le site est bordé au sud par l'autoroute qui avoisine longe les quartiers résidentiels. À la limite nord-ouest et au nord du site, se trouvent des zones de loisirs. Avec sa baie magnifique et ses montagnes en arrière-plan, le site possède un grand potentiel pour devenir un centre d'attraction dans toute la région d'Izmir. Du surcroît, la superficie et l'accessibilité du site sont idéales pour les besoins de l'Expo.

Pourquoi le thème de la santé ?

Bien que d'importants progrès aient été enregistrés dans le domaine de la santé à l'échelle mondiale, un défi majeur subsiste, à savoir celui d'assurer un niveau acceptable de santé à toute la population mondiale. Ainsi l'objectif premier de l'Expo d'Izmir est de contribuer à relever ce défi, ce qu'exprime clairement son titre : Santé pour tous. Le titre officiel de l'Exposition, Santé pour tous, est assorti d'un sous-titre éloquent : Nouvelles voies vers un monde meilleur, qui traduit la volonté de consacrer cette exposition à la quête de solutions aux grands problèmes universels posant des défis cruciaux. Actuellement, tant les organisations internationales spécialisées dans les questions de santé (l'OMS, l'UNICEF, etc.) que les plus généralistes (l'ONU, la FAO, etc.), tant les pays riches que les pays en développement – quel que soit leur potentiel économique – et tant les sociétés civiles que les grandes entreprises s'emploient, souvent ensemble, à trouver des réponses aux grandes menaces qui pèsent sur la santé des hommes. Izmir sera une occasion unique de partager de telles expériences.

Pendant la préparation de l'Exposition, Izmir et la Turquie doivent prendre la tête des efforts visant à analyser les effets positifs et négatifs de la mondialisation sur la santé et les mesures requises pour progresser sur la voie de la santé pour tous. C'est cette contribution qui sera la plus grande

retombée de l'expo d'Izmir.

Précisons que le thème de la santé est très original car il n'a encore été traité dans aucune Expo. Ce thème souligne les atouts historiques et culturels de cette région et répond donc à la question du choix d'Izmir pour cette exposition. Le développement des secteurs de la santé environnementale, de l'agriculture biologique, des technologies médicales, des traitements alternatifs qui répondent aux attentes de l'humanité « de vivre plus longtemps et plus sainement » démontrent que le thème « Nouvelles voies vers un monde meilleur et santé pour tous » devait être adopté et est un sujet auquel tout le monde contribuera. Izmir, avec ses millénaires d'expérience dans le domaine de la santé, est la ville idéale pour accueillir une exposition gravitant autour de ce thème. Par ailleurs, le thème de la santé n'est pas seulement axé sur les traitements. Il implique aussi les dimensions sociales, socio-économiques et technologiques. Il permet également de lier les médecines douces aux modèles occidentaux.



Izmir : une ville dédiée à la santé

Depuis la période antique jusqu'à nos jours, la santé a été un des sujets majeurs dans l'histoire de la région égéenne. Deux des trois sanctuaires d'Esculape mentionnés dans les écritures de l'Antiquité sont situés dans la région égéenne : l'un à Bergame et l'autre sur l'île de Kos. Hippocrate, considéré comme le père de la médecine, et Galien, père de la pharmacologie, ont effectué leurs études au sein du sanctuaire d'Esculape de Bergame. Les stations thermales d'Agamemnon, mentionnées dans les épopées homériques, et les thermes de Diane dont parlent les auteurs antiques pendant la période hellénistique étaient si-



tués à proximité d'Izmir. Les sources et les stations thermales d'Izmir font partie des lieux les plus appréciés au monde en termes de tourisme de santé avec comme particularité des stations thermales situées à proximité de la mer. Sans oublier la tradition culinaire, basée sur la consommation de figes, de raisins, d'olives, d'huile d'olive et d'agrumes, qui fait l'unanimité auprès de tous ceux qui recherchent une nourriture saine. La cuisine égéenne est un festin où l'huile d'olive tient le rôle principal.

*Mireille Sadège, journaliste,
Docteur en histoire des relations internationales

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

11 numéros : 40 € Turquie 50 € Europe 11 numéros version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 11 numéros

Le kit de 25 exemplaires 400 € Turquie 500 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie 200 € Europe

Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Pays : _____ No de téléphone : _____

Fax : _____ Email : _____

Date : ____/____/____ Signature : _____



Gratuit pour chaque abonnement et renouvellement

Mode de paiement pour la Turquie : virement Yapi Kredi (no de succursale : 0217-0 Moda İstanbul no de compte en euros : 60901314; en YTL : 60825808)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie
Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@gmail.com

Mode de paiement pour l'Europe : chèque (à l'ordre de CVMag),
- virement bancaire à l'ordre des « Editions CVMag » - Crédit Lyonnais
no de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France
Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@gmail.com

alt 34

Une aventure nostalgique : l'art de la reliure

L'art de la reliure est un métier en voie de disparition, mais qui ne s'éteindra jamais complètement tant qu'il existera des amateurs. L'art du relieur est une tâche constituée de cahiers faits manuellement, d'anciens journaux, de revues, d'un magasin nostalgique et qui sent profondément l'histoire. Plongez-nous dans un entretien fascinant avec Doğan Ülgenci.



Doğan Ülgenci

Comment avez-vous débuté cette profession ?

J'ai commencé à ce métier par curiosité. J'étais passionné par les bandes dessinées, nous les louions ou les achetions à des vendeurs ambulants et mon père m'en achetait parfois mais, lorsque nous faisons des échanges entre amis, ces bandes dessinées disparaissaient ou étaient endommagées. Mon père faisait alors des réparations ou des reliures de livres et je me suis vite passionné pour cette activité. J'ai obtenu les premiers renseignements concernant cet art à l'école secondaire lors des cours de dessin et de travaux manuels. En guise de devoirs, chacun allait relier un livre qu'il rapportait de chez

lui et le premier livre que j'ai relié était un ouvrage de Jules Verne. Je ne me souviens plus de son titre et, d'ailleurs, je l'ai malheureusement perdu. Après cela, je me suis mis progressivement à me perfectionner à la maison, les amis et les connaissances ayant appris que je faisais ce travail de reliure chez moi. Ces années-là, les encyclopédies abondaient en Turquie et ils ont préféré me confier ces encyclopédies plutôt que de les donner à un relieur établi.

De quelles années parlez-vous ?

Je parle des années 80. Un grand nombre de publications sont apparues en Turquie à la fin des années 80. Larousse a commencé à paraître après les Éditions Gelişim. Moi aussi, je travaillais là-bas dans la section d'histoire en tant que correcteur et ils cherchaient quelqu'un pour relier les fascicules qui étaient distribués aux personnes y travaillant. C'est pourquoi j'y ai fait ma demande. Par la suite, lorsque j'ai quitté cet endroit, j'ai continué ce métier. J'ai ouvert un établissement de reliure en 1989 à Kadıköy à Akmar Pasajı car les bouquinistes étaient devenus nombreux dans ce quartier. Il existait quelques relieurs anciens à Sultanahmet et j'ai appris beaucoup de choses par leur intermédiaire. C'était comme un stage pour moi, c'est ici que j'ai appris les points les plus importants du travail. Ensuite, je suis passé à Akmar en 1989. Par la suite, nous avons trouvé cet endroit, qui n'était alors pas si coûteux qu'à présent. De nos jours, le loyer a considérablement augmenté. Ici, c'était un dépôt d'ordures et nous l'avons entièrement reconstruit. Cela fait 14 ans que nous sommes ici.

Vous avez encore de la curiosité, mais vos clients semblent l'avoir perdue...

Les clients ont gardé leur curiosité. À ma connaissance, il existait jadis, à côté de quatre ou cinq imprimeries, des relieurs qui exerçaient leur métier non en tant qu'activité professionnelle auxiliaire, mais en tant que véritable métier. La technique de l'imprimerie s'est développée, on a commencé à faire des livres plus solides et, en même temps, le livre a perdu de sa valeur marchande, il a commencé à être traité comme un mouchoir. Ce n'est plus quelque chose qui possède une valeur et qu'il faut protéger et conserver pour le transmettre aux générations à venir, ce n'est plus qu'un objet de consommation. Une autre raison de la diminution du nombre des relieurs tient à leur propre mentalité : puisque la plupart des gens de nos jours veulent gagner de l'argent par le chemin le plus court. Tout le monde n'a pas forcément envie de réparer des pages une à une, de découper les couvertures de reliures et de



graver des titres. Présenté ainsi, ce n'est pas une tâche attrayante et l'art de la reliure est le métier qui vient en dernier lieu à l'esprit. Il faut trouver des clients qui vont accumuler les livres et les revues et les faire relier en sacrifiant leurs autres dépenses. De plus,

je ne connais aucun relieur qui soit devenu riche, c'est encore un point sur lequel le métier de relieur rebute les jeunes.

L'activité de reliure diminue tous les jours et la profession est condamnée à disparaître, bien que cela ne soit pas pour demain.

Quelle est la situation de l'art de la reliure de nos jours ?

Si nous prenons la Turquie comme point central, en nous orientant vers l'Est, l'art de relier est très répandu dans les pays tels que l'Iran, la Syrie et l'Égypte, alors que lorsque nous regardons vers l'Occident, il est considérablement en déclin. Au fur et à mesure du temps, il perd de son importance et n'est plus connu que par un certain milieu. Certes, des relieurs existent encore en Occident, mais leur nombre diminue de jour en jour. Ceci dit, ils travaillent pour un prix trois ou quatre fois supérieur au nôtre. D'après ce que j'ai lu, les relieurs sont encouragés dans certains pays, ils bénéficient d'exonérations sur les impôts et de certaines aides financières. Mais ces encouragements vont diminuer en raison de la mentalité économique qui règne désormais dans le monde.

Avez-vous des choses que vous souhaitez ajouter ?

Je voudrais vous dire qu'en dehors de ma curiosité pour ce métier, j'aime également voir des livres intéressants. Les livres difficiles à trouver, qu'un grand nombre de bouquinistes ou de passionnés ont pu toucher passent entre nos mains. Nous les lisons tout en les réparant et notre imagination peut alors vagabonder. Je vois des photos intéressantes, surtout dans les revues de voyage. Notre plus grand avantage est peut-être avant tout spirituel.

**Propos recueillis par Onur Eren*

Quartier Drouot : Philatélie Town



*Daniel L. Dizadji

Paris... Ce nom laisse rêver. Pour certains, Paris c'est la capitale internationale du tourisme. Pour d'autres, Paris c'est la ville de l'amour. Et lorsqu'on interroge des touristes, voici les références qui reviennent le plus fréquemment : Paris c'est la Tour Eiffel, ce sont les Champs-Élysées, le Louvre, la cathédrale Notre-Dame et Disneyland. Étonnant cliché qui offrirait une dimension de Paris assez burlesque. Au-delà de tous ces stéréotypes, au détour des plus belles avenues, non loin des Grands Boulevards, au coin du boulevard des Italiens et avoisinant le boulevard Haussmann se trouve un quartier très dynamique et singulier par ses activités : le quartier Drouot. Anciennement plus connu sous le nom de Quartier Montmartre, ce quartier était le poumon de la capitale, avec son Opéra de la rue Le Pelletier, ses théâtres, ses cafés et ses clubs comme le Golf Drouot, à l'époque le club rock'n'roll très tendance où se sont produits pour la première fois de nouveaux talents musicaux comme Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Sheila.

Le Quartier Drouot, qui existe depuis déjà deux siècles, ne vit que pour l'art. Lorsque l'on entre dans la rue Drouot, on se retrouve dans monde mystérieux : antiquaires,

galeristes, commissaires-priseurs, experts et philatélistes sont omniprésents. Tous ces professionnels, à l'affût de la perle rare ou d'une collection prestigieuse, gravitent autour de l'Hôtel Drouot. C'est dans cette salle de vente aux enchères que l'on peut trouver les objets les plus insolites, les plus rares ou même les plus farfelus comme ce tronçon d'escalier de la Tour Eiffel qui a récemment été vendu aux enchères pour 180 000 euros. En voilà un quartier exceptionnel ! Mais ce n'est pas tout, parmi toutes ces boutiques, il y a celles des philatélistes. Ces collectionneurs et négociants de timbres-



50^{ème} anniversaire de la république Chinoise 1949 - 1999 Tirage spécial sur feuille dor 24 carat

poste ont un métier – à l'image de leur quartier – pittoresque.

Cette passion pour ce quartier m'est venue grâce à un philatéliste, Christian Rousseau-Gros, patron du magasin Philatom. Entrez dans sa boutique : devant vous, à droite, vous apercevrez l'Autriche, la Turquie et la Finlande. À gauche, vous serez face à l'Angleterre, l'Allemagne, le Laos et les Iles Comores. Non, vous ne rêvez pas, ici vous avez tous les pays, toute la culture, tous les événements à portée de main. Les albums de timbres foisonnent : petits, grands, gros, rouges, verts, bleus... il y en a pour tous les goûts ! Dans la vitrine, on voit un album de timbres du Japon entre 1949 et 1960 à 600 euros, à côté une collection de classiques de Grande-Bretagne entre 1840 et 1900 à 1 800 euros. Derrière son bureau, occupé à classer des timbres dans un album, avec sa pince philatélique, tout en consultant avec sa loupe sa «vénéral bible», qu'il nomme nonchalamment Yvert et Teller – catalogue qui répertorie plus de 600 000 timbres du monde entier – se trouve le maître des lieux. Il s'arrête, pose soigneusement son livre sacré à côté des autres tomes et explique d'où vient cette fascination pour les timbres : « J'ai eu la chance d'avoir un instituteur qui, lorsque nous avions des bonnes notes, nous distribuait des timbres. J'ai commencé à les collectionner, j'ai gardé cette habitude et j'en ai fait mon métier plus tard. »



Petit historique : le timbre-poste est né en 1840 en Angleterre, il a été introduit en France en 1849 et son usage est devenu très courant dans le monde entier dans les années 1900. Plus tard, les gens ont commencé à les collectionner, les postes ont émis des timbres à usage commémoratif pour célébrer les grands événements, les grands hommes d'État, etc. Ceux qui pensent que la philatélie est un secteur qui n'a plus d'avenir, qui est sur le point de mourir, se trompent, les salons philatéliques ne désespèrent pas et enregistrent chaque année plusieurs dizaines de milliers de visiteurs. L'engouement pour la philatélie peut toucher tout le monde, petits et grands – collectionneurs ou non – même le président de la République, Nicolas Sarkozy, est collectionneur de timbres.

Pour finir, sachez que le timbre le plus cher atteint cinq à six millions d'euros, il s'agit du « Magenta de Guyane », ne soyez pas pris de remords si vous vous souvenez d'avoir jeté une pile de courrier qui traînait dans un coffre ou dans un grenier, il est très rare. Maintenant, vous ne regarderez plus les timbres de la même manière qu'auparavant.

**Daniel L. Dizadji*

Les journées culinaires d'Istanbul



*Ayşe Buyan

Les journées culinaires d'Istanbul, qui se sont déroulées du 14 au 17 décembre 2007, étaient une fête gastronomique avec la participation de 14 pays et de 650 chefs étrangers. Quand il s'agit de cuisine, cela vaut la peine de voir la trulence et les performances des chefs.

Alors que j'attendais pour interviewer des chefs talentueux, j'ai remarqué 20 chefs portant des habits rouges et blancs. « Chef Club » est formé par l'union du tourisme et des cuisiniers d'Antalya (Antalya Turizm Aşçılar Birliği), ils informent les jeunes qui souhaitent devenir cuisiniers et ils représentent avec succès la cuisine turque dans les plates-formes culinaires internationales. Antalya est l'une des plus belles villes touristiques de Turquie, choisie pour son climat, ses richesses culturelles et naturelles mais aussi sa cuisine. Cette association regroupe 3 500 cuisiniers et l'on y retrouve aussi bien des chefs ayant travaillé dans des hôtels cinq étoiles que des cuisiniers ayant travaillé dans

des cantines scolaires.

À ma question : « Vers quel âge avez-vous commencé la cuisine et quelle a été votre formation ? », la réponse a été : « Vers 13 ou 14 ans et souvent en apprentissage, tandis que la génération actuelle est formée à ce métier dans des lycées spécialisés ou des universités, ce qui ne l'empêche pas de venir bénéficier de nos expériences en cuisine lors de stages. » Et à ma question : « Comment faites-vous pour présenter la cuisine turque ? », leur réponse a été : « Essentiellement lors de l'organisation de nuits turques où la richesse des plats se confond avec les saveurs particulières de la cuisine turque. La diversité et l'esthétique de ces saveurs sont toujours très appréciées. C'est toujours un pari de réussir ces soirées. Rappelons que la préparation des plats turcs nécessite beaucoup de temps et de soin car ils se composent de plats spéciaux dans lesquels d'excellentes saveurs sont présentes. »

Qu'est-ce qui distingue nos chefs de leurs collègues à l'étranger ? Là aussi, la réponse a été unanime : la différence d'appointements. « Pour un travail et à un niveau profession-

nel similaires, nos confrères gagnent deux fois plus. En outre, quand nous travaillons à l'étranger, les patrons se disent "c'est un chef turc" et nous payent moins que les autres. » À la question : « Qu'est-ce qu'il faut pour que nos chefs puissent exporter et présenter la cuisine turque dans le monde ? », la réponse est : « Pour mieux réussir cette mission, il nous faut avant tout des moyens financiers plus importants afin de pouvoir participer aux séminaires et salons culinaires internationaux. » Vient ensuite la nécessité de former nos chefs aux nouveautés dans le secteur tout comme à la connaissance des langues étrangères. Et ensuite des écoles pour former de nouveaux chefs afin de transmettre nos connaissances et notre savoir faire à la future génération, donc davantage d'écoles de très bon niveau. » Et voici 4 points avec lesquels nos chefs définissent la cuisine turque : le goût, le soin dans la préparation, la présentation et la qualité.

Avant de finir, j'ai voulu savoir, dans un pays comme la Turquie où la cuisine familiale a une place très importante, pourquoi on trouve si peu de femmes chefs cuisiniers ?



D'après nos chefs, ce sont certainement le rythme et les horaires de travail qui font qu'il est difficile de conjuguer une vie familiale avec l'exercice de ce métier très exigeant et prenant. Les chefs encouragent et soutiennent les femmes pour entrer dans le secteur. D'ailleurs, de plus en plus de filles intègrent les écoles pour devenir chef. Et là, ils me présentent Ayşe Aktaş comme un exemple, qui a participé au concours et a été la quatrième dans la discipline des ornements.

Après avoir passé une journée à m'entretenir avec ces brillants chefs cuisiniers, je quitte sereine ce salon culinaire sachant que la cuisine turque est entre les mains de ceux qui font de leur mieux pour la présenter au niveau mondial.

Ayşe Buyan
abuyan@gmail.com

« Turquie-France à la croisée des regards »

Un projet organisé par l'Université de Galatasaray et l'Institut français, qui s'inscrit dans le cadre de la francophonie en Turquie et parrainé par le grand photographe turc Ara Güler.

L'image sera au cœur de ce projet qui se déroule en trois étapes : d'abord du 15 novembre 2007 au 29 février 2008, un concours de photographie, ouvert à tous les jeunes francophones de Turquie, dont le thème sera « la France et la francophonie en

Turquie ». Ensuite, du 20 au 27 avril 2008, un atelier photographique se déroulera à Istanbul, auquel participeront les 25 meilleurs dossiers retenus dans le cadre du concours, atelier dirigé par le photographe Guillaume Lebrun. Le thème de l'atelier sera Istanbul ville-monde. Et enfin, du 15 mai au 29 juin, la galerie de l'Institut français d'Istanbul présentera les photographies de Guillaume Lebrun réalisées sur la Turquie depuis 2006. L'exposition comportera également une pro-

jection des photographies reçues dans le cadre du concours ainsi qu'une installation photographique des travaux réalisés lors de l'atelier photo.

Autour du 21 mars, un jury va sélectionner et récompenser les gagnants, deux prix dans la catégorie adulte pour les lauréats de plus de 18 ans : un voyage au festival international de photographie de Perpignan en septembre 2008 et un autre pour les Rencontres internationales de la photographie en Arles, début juillet 2008. Et deux prix adolescents, pour les moins de 18 ans qui recevront deux appareils photo numériques. Ces prix seront offerts par le SCAC de l'Ambassade de France en Turquie et la société Fujifilm Turquie.

Concours de photographies sur la thématique : la France et la francophonie en Turquie. Peuvent participer tous les lycéens et étudiants francophones de Turquie.

Envoyez, avant le 29 février, 5 photographies couleurs et ou noir et blanc, argentiques ou numériques, imprimées sur format



A4, à l'adresse : Fotograf yarışması - Galatasaray Universitesi - Çiragan cad. N°36 34 357 Ortaköy - Istanbul
Pour plus d'informations :
<http://concoursphoto.gsu.edu.tr>
infos / Contacts : phototurquie@gmail.com



Les goûts traditionnels de la Suisse.

Bonne nouvelle pour les amoureux du fromage: les délicatesses traditionnelles des Alpes suisses vous réchaufferont pendant les jours d'hiver. En février et mars, découvrez la fondue au fromage, la fondue au fromage et aux herbes, la fondue au fromage et à la truffe, la raclette et bien sûr la fondue au chocolat tous les vendredis de 19 heures à 23 heures au AzzuR et au BaradoX.

Mövenpick Hotel Istanbul
Subsidiary of Mak-Yol
Büyükdere Cad. 4. Levent, 34330 Istanbul-Turkey
Phone +90 212 319 29 29, Fax +90 212 319 29 00
hotel.istanbul@moevenpick.com, www.moevenpick-istanbul.com

www.moevenpick-hotels.com
True Excellence in Swiss Hospitality

MÖVENPICK
Hotel Istanbul

Toute la rédaction d' Aujourd'hui la Turquie tient à remercier pour leurs vœux :

Monsieur Tayyip Recep Erdoğan, Premier ministre de la République turque ; Monsieur Ali Babacan, ministre turc des Affaires étrangères ; S.E. Osman Korutürk, ambassadeur de Turquie à Paris ; Madame Christine Moro, consul général de France à Istanbul ; Monsieur Mordehai Amihai, consul général d'Israël ; Monsieur Selim Kuneralp, ambassadeur de la Turquie ; Monsieur Ender Arat, ambassadeur de Turquie en Espagne ; Monsieur Çağlar Çakıralp, délégué permanent de la Turquie auprès de l'UE ; Madame Sylvie Matelly, chercheur à l'IRIS ; Monsieur le Prof. Dr Jean Marcou, chercheur à l'Institut français d'études anatoliennes (IFEA) ; Osman Necmi Gürmen, écrivain, Aylin, Halil Eyüboğlu, expert comptable ; İbrahim Eyüboğlu, avocat à la cour

d'Istanbul ; Hülya Findikoğlu, directrice du TRIO ; Yann de Lansalut, proviseur du lycée Notre-Dame-de-Sion ; Suzan Sevgi, proviseur adjoint du lycée Notre-Dame-de-Sion ; Laurent Pichot, proviseur du lycée Saint-Joseph ; Pierre Gentric, proviseur du lycée français Sainte-Pulchérie ; Mina Akcen, proviseur adjoint du lycée français Sainte-Pulchérie ; Ebru Yarıkkaya de GéoPost Intercontinental ; Le Conseil d'administration et les collaborateurs de la Chambre de commerce française en Turquie ; Nihal, Onursal Özatacan, directeur de l'hôtel Önderhan, Ortakent - Bodrum ; Nazan, Ali, Murat Başman, Kavaklıdere, Anatolian Wines ; Frank A. M. Reul, directeur de l'hôtel Novotel - Istanbul ; Istanbul Modern, musée d'art moderne.

Deux quartiers : Fener, la grecque et Balat, la juive



Lycée Grec de Fener

Sur la rive ouest de la Corne d'Or, les quartiers n'ont plus rien à voir avec la vie touristique de Sultanahmet ou le côté plus in et trépidant de Beyoğlu. On découvre une autre facette d'Istanbul, celle d'un monde où le temps semble s'être arrêté il y a quelques dizaines d'années.

Fener (qui veut dire « le phare », à l'époque byzantine, un seul phare indiquait ce port de la Corne d'Or) était par excellence le quartier grec de la ville. Balat, pour sa part, abritait le quartier juif. Les hommes et femmes qui composaient les minorités religieuses non musulmanes, souvent de riches commerçants, des hauts fonctionnaires, des médecins, demeuraient là sous le règne de l'Empire ottoman. Leurs lois et administrations étaient différentes, bien que sous l'autorité du sultan.

Aujourd'hui, on erre dans des rues où le linge est accroché entre deux rangées d'immeubles, où de vieilles maisons en bois tiennent encore debout par on ne sait quel miracle. La population qui habite à présent ces quartiers vient pour la plupart des coins les plus reculés et pauvres d'Anatolie. Les Grecs, juifs

et Arméniens ne sont plus très nombreux aujourd'hui à résider dans ce secteur. La plupart d'entre eux sont partis dans les années 50 et 60. La communauté grecque d'Istanbul qui comptait 160 000 âmes au début du XX^e siècle est tombée à moins de 2 000 à ce jour.

Les nombreux enfants vous accueillent à coups de « hello, what's your name ? » et vous quémangent parfois un peu d'argent.

Si vous vous rendez à Balat un mardi, c'est un des marchés les plus populaires que vous découvrirez, dans la longue avenue parallèle à celle qui longe la Corne d'Or. Le choix est moindre, les prix chutent et vous avez l'impression d'être dans une autre ville. Aucun supermarché aux alentours, ce sont toujours les petits commerçants tels qu'épiciers et bouchers où



Saint Etienne des Bulgares

l'on se ravitaille au quotidien.

Il ne faut pas passer à Fener sans avoir pris le temps de visiter au moins l'église Saint-Georges du patriarchat orthodoxe grec ouverte tous les jours. Elle est située dans l'enceinte du siège administratif du pa-

triarcat (installé à Fener en 1603), magnifique palais de bois reconstruit après l'incendie qui a ravagé le site en 1941. L'église, qui date quant à elle de 1720, est richement décorée d'icônes. Hormis les messes quotidiennes, celle du dimanche dure de 9 h à 12 h et peut vous donner une idée de la religion des chrétiens d'Orient.

Chaque 6 janvier, pour le Noël orthodoxe, une croix est lancée traditionnellement par le patriarche dans les eaux froides de la Corne d'Or pour être repêchée par de jeunes gens.

Une autre image connue du quartier apparaît sur les hauteurs : le lycée grec, imposante bâtisse de briques rouges construite en 1454, à l'époque byzantine.

Un peu plus loin, sur le bord de la rive, entre les deux quartiers, une église étrange, celle de Saint-Etienne-des-Bulgares, toute d'acier, de fonte et de fer. Toutes les pièces métalliques qui composent cet édifice ont été réalisées à Vienne, acheminées par bateau sur le Danube et assemblées à Istanbul en 1871 pour devenir l'église de la communauté bulgare. Elle se visite facilement en journée ; même si le portail de l'entrée semble fermé, ne pas hésiter à sonner pour que le gardien vienne ouvrir.

À Balat, au hasard des rues, un portail cache l'entrée d'une synagogue par ci, une plaque indique l'emplacement d'une église par là. Ce sont en principe des familles chrétiennes qui habitent dans l'enceinte des édifices religieux et qui peuvent éventuellement, selon leur présence et leur bon vouloir, accepter de vous ouvrir la porte et de vous autoriser la visite des lieux. Ces vestiges du passé glorieux de cette partie d'Istanbul sont tapis, cachés. Leur découverte n'en est que plus intéressante.

Texte et photos : Nathalie Ritzmann

Iznik (Nicée): des Romains aux Byzantins, des Seldjoukides aux Ottomans...



*Sühendân İlal

La ville d'Iznik faisait déjà partie des rares villes importantes bien avant de devenir la capitale de l'Empire ottoman et a servi de capitale aux quatre grandes cultures durant l'histoire.

Ses environs sont tellement fertiles que la majorité des fruits et des légumes d'Istanbul proviennent de la région d'Iznik. Toutefois, lorsque le rôle du palais s'est réduit, dans la période de déclin de l'Empire ottoman, et que la qualité de la production de faïences a diminué, l'intérêt porté à la ville s'est affaibli.

Je tiens à parler, pour commencer, des faïences qui font de nos jours la célébrité d'Iznik. Iznik, qui était devenu un centre culturel important après être devenue ottomane par la main d'Orhan Ghazi en 1331, a eu l'honneur d'être la première capitale après la victoire de Manzikert en 1071. La réputation de la ville a été renforcée après le XV^e siècle avec la qualité des faïences et des céramiques. On a découvert depuis 1964 qu'Iznik est le berceau de la céramique ottomane à pâte rouge utilisée jusqu'à un passé proche et de la décoration de poteries au pinceau sur fond blanc, nommé « travail de Millet ». Les faïences réalisées suivant le « travail de Damas », le « travail de la Corne d'Or » ou encore le « travail de Rhodes » étaient fabriquées dans les fours d'Iznik. Il se trouvait au XVI^e siècle environ 300 ateliers de faïence auxquels on commandait des panneaux destinés à orner tous les palais et les

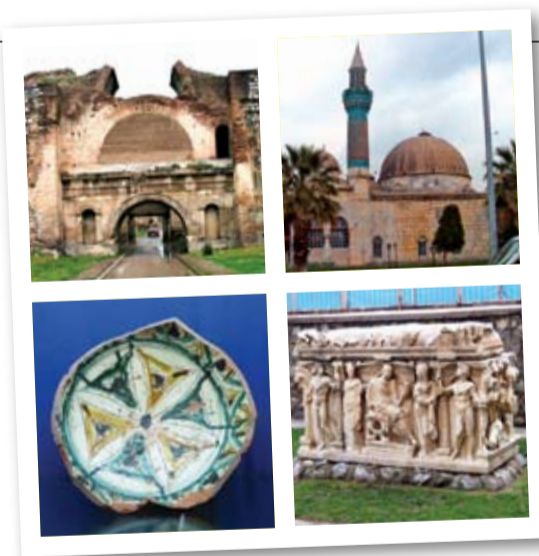
mosquées. Les études se poursuivent dans le Centre de recherche de la Fondation de l'éducation et de l'enseignement d'Iznik fondé en 1989 et on y a essayé de retrouver l'ancienne qualité d'Iznik.

Si vous entrez pour la première fois dans la ville, ce sont les fortifications et les portes colorées de la ville, qui datent de la période romaine et ont été protégées depuis plus de mille ans, qui vous accueillent. Les forteresses ont l'air de résumer, du début jusqu'à la fin, l'histoire médiévale de Nikaia, vieille ville byzantine. Ces fortifications ont commencé à être construites pendant la période romaine en vue de défendre les habitants contre les invasions et sont restées le symbole de la ville.

Dans la période où ces fortifications atteignaient leur maximum, la ville était protégée par 80 tours réparties tout au long des 13 km de murailles. 4 portes principales sont même aujourd'hui encore debout au centre-ville. En raison de sa position stratégique, la ville d'Iznik a servi par ailleurs de base militaire aux Perses et aux Arabes qui l'ont utilisée pour conquérir Constantinople.

Les autres vestiges importants qui nous racontent de nos jours l'histoire de l'antique Nikaia sont les suivants : les restes du théâtre de la partie sud-ouest de la ville, une construction que l'on date de la période de l'Empire romain mais qui n'a pas encore pu être fouillée, l'agora et les aqueducs qui ont été construits à l'époque d'Hadrien, le temple d'Apollon, ...

Voyons maintenant quelles œuvres nous sont parvenues



de la période ottomane : Nikaia a été la capitale du fondateur de l'État seldjoukide anatolien, Kutalmışoğlu Süleyman Chah, durant la période 1075 - 1086. Les minarets de la mosquée Sultan İmaret et de la mosquée Hacı Özbek à coupole unique qui datent de cette époque et celui de la Mosquée verte datant de 1378, qui est l'une des plus importantes mosquées, sont recouverts de faïences vertes, turquoise, violettes.

On ne peut pas visiter Iznik sans aller voir ses mosquées, ses turbés, ses hammams et tous ses riches vestiges historiques. On remarquera avec intérêt les plans et les matériaux caractéristiques des constructions ottomanes de la première période pour constater comment la tradition seldjoukide anatolienne s'est incorporée au sein de l'architecture ottomane.

De nos jours, cette sous-préfecture qui compte 20 000 habitants mérite absolument d'être visitée avec son lac, ses terres fertiles, sa nature verdoyante, ses fortifications, ses portes et toutes les œuvres romaines, byzantines et ottomanes.

*Dr. Sühendân İlal
Maître de Conférence à l'Université de Beykent





Le meilleur du cinéma en français Tous les soirs sur TV5MONDE

Retrouver films et fictions tous les soirs à partir de 19H30



TV5MONDE est disponible sur Digitürk
(chaîne 102) et dans le cablo TURKSAT

Toutes les infos sur nos programmes sont sur www.tv5.org

TV5MONDE